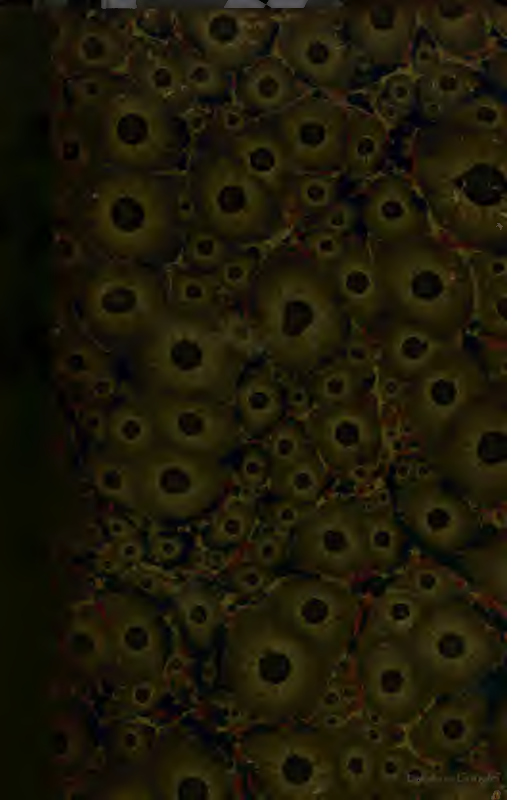
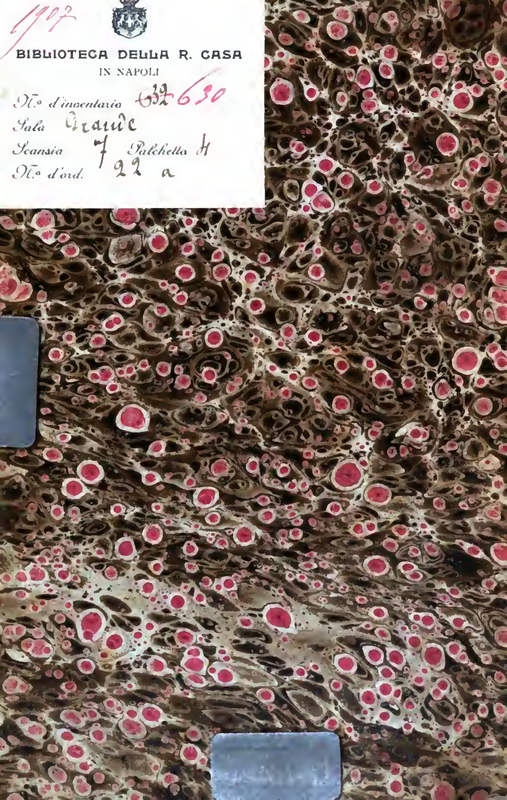
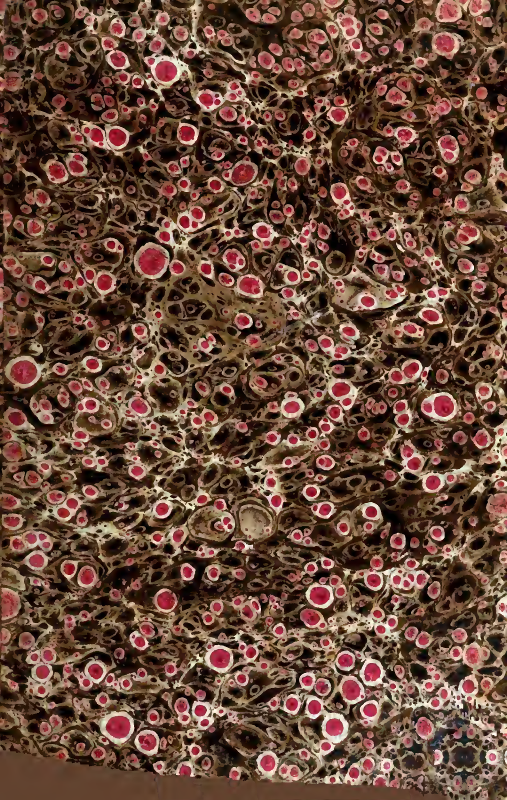



1907
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario
Sala
Scansia
Palchetto
N.° d'ord.





CHATEAUBRIAND.

ŒUVRES COMPLÈTES.



MOÏSE.

APPENDICE AU TOME XXII.

A PARIS,
CHEZ LE NORMANT, RUE DE SEINE, N°. 8.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.


CHATEAUBRIAND.
ŒUVRES COMPLÈTES.
MOÏSE.
LADVOCAT, ÉDITEUR.
1831.

ŒUVRES COMPLÈTES

De M. le Vicomte

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MOÏSE.



Paris.



LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R LE DUC D'ORLÉANS.

DUFEY, RUE DES BEAUX-ARTS, N°. 14.

M. DCCC. XXXI.



PRÉFACE.

Les Israélites, conduits par Moïse et poursuivis par Pharaon, sortirent d'Égypte et passèrent la mer Rouge; ils emportoient avec eux les os de Joseph, selon que Joseph le leur avoit fait promettre sous serment, en leur disant : « Dieu vous » visitera ; emportez d'ici mes os avec vous. »

Le passage de la mer Rouge accompli, Marie, prophétesse, sœur de Moïse et d'Aaron, chanta le cantique d'action de grâces au Seigneur qui avoit enseveli Pharaon et son armée dans les flots. Le peuple de Dieu entra dans la solitude de Sur, puis il vint à Mara,

où Moïse adoucit les eaux amères. De Mara, les Israélites arrivèrent à Élim; il y avoit là douze fontaines. D'Élim ils passèrent à Sin; ils y murmurèrent contre Moïse et Aaron, regrettant l'abondance de la terre d'Égypte. Dieu envoya la manne qui tomboit le matin comme une rosée, et que l'on recueilloit chaque jour. Les Hébreux, partis de Sin, campèrent à Raphidim où le peuple murmura de nouveau. Moïse, par l'ordre du Seigneur, frappa la pierre d'Oreb avec la verge dont il avoit frappé le Nil, et il en sortit de l'eau.

Les Amalécites vinrent à Raphidim attaquer Israël : ils descendoient d'Amalec, petit-fils d'Ésaü. Ésaü, fils d'Isaac, avoit été supplanté par son frère Jacob auquel il avoit vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Dans la suite, Dieu voulut que Saül exterminât la race entière des Amalécites.

Josué combattit les ennemis à Raphidim, et remporta la victoire. Moïse prioit sur le haut d'une colline, en tenant les mains élevées vers le ciel : Aaron et Hur lui soutenoient les mains des deux côtés, car Amalec avoit

l'avantage lorsque les mains de Moïse s'abaissoient de lassitude.

De Raphidim, les Hébreux gagnèrent le désert de Sinaï. Moïse alla parler à Dieu qui l'avoit appelé au haut de la montagne : il étoit accompagné de Josué. Le troisième jour on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs. Une nuée très-épaisse couvrit la montagne ; une trompette sonnoit avec grand bruit ; Moïse parloit à Dieu et Dieu lui répondoit. Le Seigneur promulgua ses lois au milieu de la foudre; il donna à Moïse les deux tables du Témoignage, qui étoient de pierre et écrites du doigt de Dieu. Moïse descendit de la montagne avec les Tables. Josué ouït du tumulte dans le camp, comme des cris de personnes qui combattent : Moïse reconnut que ce n'étoit point les voix confuses de gens qui poussoient leur ennemi, mais les voix de personnes qui chantoient.

Pendant l'absence de Moïse le peuple s'étoit élevé contre Aaron et lui avoit dit : « Faites-nous des dieux qui marchent de- » vant nous. » Un Veau d'or avoit été formé, et les Hébreux l'avoient adoré avec des chants

et des danses. Moïse brisa les Tables de la loi et le Veau d'or. Ensuite il se tint à la porte du camp et dit : « Si quelqu'un est au Sei- » gneur, qu'il se joigne à moi. » Et les enfants de Lévi s'assemblèrent tous autour de lui. Moïse ordonna à chacun d'eux de passer et de repasser au travers du camp, d'une tente à l'autre, et de tuer chacun son frère, son ami, et celui qui lui étoit le plus proche, et il y eut environ vingt-trois mille hommes de tués ce jour-là.

Nadab, fils d'Aaron, ayant offert un feu étranger au Seigneur, fut dévoré par le feu du ciel. Caleb et Josué furent les seuls des Hébreux sortis d'Égypte qui entrèrent dans la Terre Promise; Moïse même n'y entra point et ne la vit que du sommet du mont Abarim.

C'est de cette histoire que j'ai tiré le fond de la tragédie de *Moïse.* Le sujet de cette tragédie est la *première idolâtrie des Hébreux;* idolâtrie qui compromettoit les destinées de ce peuple et du monde. Je suppose que parmi les causes qui précipitèrent Israël dans le péché, il y en eut une principale. Ici même, dans l'invention, je reste encore fidèle à l'Histoire Sainte; toute l'Écriture nous apprend que les

Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étrangères. Il suffit de citer l'exemple de Salomon : « Le roi Salomon aima passionnément plusieurs femmes étrangères.... » Le Seigneur avoit dit aux enfans d'Israël : » vous ne prendrez point des femmes de » Moab et d'Ammon, des femmes d'Idumée, » des Sidoniennes et du pays Héthéen, car » elles vous pervertiront le cœur pour vous » faire adorer leurs dieux.......... Salomon » servoit Astarthé, déesse des Sidoniens, » et Moloch, l'idole des Ammonites.......... » Il bâtit un temple à Chamos, l'idole des » Moabites. »

La tragédie apprendra aux lecteurs quelle est Arzane : je ne sais si l'on a jamais remarqué que Judith, qui cause une si grande admiration aux soldats d'Holoferne, est le premier modèle de l'Armide du Tasse, dans le Camp de Godefroy de Bouillon. Arzane, reine des Amalécites, environnée de jeunes filles de Tyr et de Sidon, adorant Astarthé et les divinités de la Syrie, m'a mis à même d'opposer des fables voluptueuses à la sévère religion des Hébreux. Les personnes versées dans la lecture des livres saints, verront ce que j'en

ai imité; elles auront surtout lieu de le remarquer dans le rôle entier de Moïse et dans les chœurs. Le chant de la *Courtisane*, dans le chœur des Amalécites, est tiré du chapitre VII des Proverbes de Salomon, *Victimas pro salute vovi, hodiè reddidi vota mea.* Le chœur du troisième acte rappelle le XVIII. psaume, *Cœli enarrant gloriam Dei;* et le chœur du IV. reproduit le cantique de Marie après le passage de la mer Rouge: *Equum et ascensorem ejus, dejecit in mare.*

A Dieu ne plaise que je prétende un seul instant avoir soutenu la lutte contre l'éloquence de l'Écriture; je dis ce que j'ai tenté, non ce que j'ai fait. Racine, tout Racine qu'il étoit, a quelquefois été vaincu dans ses efforts, comme l'a remarqué La Harpe. Qu'est-ce donc que moi, chétif, qui ai osé mettre en scène, non pas Joad, mais Moïse même, ce législateur aux rayons de feu sur le front, ce prophète qui délivroit Israël, frappoit l'Égypte, entr'ouvroit la mer, écrivoit l'histoire de la Création, peignoit d'un mot la naissance de la lumière, et parloit au Seigneur face à face, bouche à bouche : *ore ad os loquor ei* (Num., cap. XII)?

Le Lieu de la scène est fixé dès les premiers vers de *Moïse*, l'Exposition vient tout de suite après. Les trois Unités sont observées; toutes les Entrées et les Sorties motivées; enfin c'est un ouvrage strictement Classique. L'auteur en demande de grandes excuses :

Pardonne à sa *foiblesse* en faveur de son âge.

Je me trouve sans cesse obligé de rappeler dans une préface ce que j'ai dit dans une autre, parce que, des livraisons successives me forçant à parler et de ce que je publiois et de ce qui me restoit encore à publier, j'anticipois nécessairement sur les sujets. Je disois donc, dans l'Avertissement placé à la tête de la première livraison des *Œuvres complètes :* « J'ai long-temps fait des » vers avant de descendre à la prose; ce n'é- » toit qu'avec regret que M. de Fontanes » m'avoit vu renoncer aux Muses; moi- » même je ne les ai quittées que pour expri- » mer plus rapidement des vérités que je » croyois utiles. » En reproduisant ce passage dans la préface de la douzième livraison, tome XXVII, j'ajoutois :

« Si vos deux talents (celui de la prose
» et celui de la poésie) sont à peu près
» sur la même ligne, à l'instant on vous en
» refuse un, par cette impossibilité où sont
» les hommes d'accorder deux aptitudes
» à un même esprit, comme je l'ai déjà
» remarqué. On vous loue même excessive-
» ment de ce que vous avez, pour déprécier
» ce que vous avez encore, mais ce qu'on ne
» veut pas reconnoître; on vous élève aux
» nues, pour vous rabaisser au-dessous de
» tout. L'envie est fort embarrassée, car elle
» se voit obligée d'accroître votre gloire pour
» la détruire; et si le résultat lui fait plaisir,
» le moyen lui fait peine.

» Répétez, par exemple, jusqu'à satiété,
» que presque tous les grands talents politi-
» ques et militaires de la Grèce, de l'Italie
» ancienne, de l'Italie moderne, de l'Allema-
» gne, de l'Angleterre, ont été aussi de grands
» talents littéraires, vous ne parviendrez
» jamais à convaincre de cette vérité de fait
» la partie médiocre et envieuse de notre so-
» ciété. Ce préjugé barbare qui sépare les
» talents n'existe qu'en France où l'amour-
» propre est inquiet, où chacun croit perdre

» ce que son voisin possède, où enfin on avoit » divisé les facultés de l'esprit comme les » classes des citoyens. Nous avions nos trois » ordres intellectuels, le génie politique, le » génie militaire, le génie littéraire, comme » nous avions nos trois ordres politiques, le » clergé, la noblesse et le tiers-état : mais, » dans la constitution des trois ordres intel- » lectuels, *il étoit de principe* qu'ils ne pou- » voient jamais se trouver réunis dans la » même chambre, c'est-à-dire dans la même » tête.

» . . . . . . Je faisois des vers au collége et » j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour, » mais *je me suis gardé de les montrer aux* » *gens*. Les Muses ont été pour moi des divi- » nités de famille, des Lares que je n'ado- rois qu'en secret à mes plus intimes foyers. .
» . . . .

» La tragédie de *Moïse* devoit faire partie » de mes *Poésies*; une raison particulière » m'empêche de la donner à présent (en » 1826) : elle sera imprimée à part et distri- » buée *gratis* aux souscripteurs, avec ou » avant la dernière livraison des *OEuvres* » *complètes*.

» J'avois autrefois conçu le dessein de faire » trois tragédies : la première sur un sujet » antique, dans le système complet de la » tragédie grecque; la seconde sur un sujet » emprunté de l'Écriture; la troisième sur » un sujet tiré de l'histoire des temps mo- » dernes.

» Je n'ai exécuté mon dessein qu'en par- » tie : j'ai le plan en prose et quelques scènes » en vers de ma tragédie grecque, *Astya-* » *nax*. Saint Louis eût été le héros de ma » tragédie *romantique*; je n'en ai rien écrit. » Pour sujet de ma tragédie hébraïque, j'ai » choisi *Moïse*. Cette tragédie en cinq actes, » avec des chœurs, m'a coûté un long tra- » vail; je n'ai cessé de la revoir et de la corri- » ger depuis une vingtaine d'années. Le grand » tragédien Talma, qui l'avoit lue, m'avoit » donné d'excellents conseils dont j'ai pro- » fité : il avoit à cœur de jouer le rôle de » *Moïse*, et son incomparable talent pouvoit » laisser la chance d'un succès. »

La tragédie de *Moïse* appartenoit par mon contrat de vente aux propriétaires de mes Œuvres; je ne m'étois réservé que le droit d'accorder ou de refuser la permission de la

mise en scène. Je résistai long-temps aux sollicitations des propriétaires; mais enfin, soit foiblesse, soit mauvaise tentation d'auteur, je cédai. *Moïse*, lu au comité du Théâtre-Français, en 1828, fut reçu à l'unanimité. M. le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld se prêta avec beaucoup de complaisance à tous les arrangements; M. Taylor s'occupa des ordres à donner pour les décorations et les costumes, avec cet amour des arts qui le distingue; M. Halevy dont le beau talent est si connu, se voulut bien charger d'écrire la musique nécessaire; et les chœurs de l'Opéra se devoient joindre à la Comédie Françoise, pour l'exécution de la pièce telle que je l'avois conçue.

Plusieurs personnes désiroient encore voir donner *Moïse*, afin d'essayer une diversion en faveur de cette pauvre école Classique, si battue, si délaissée, à laquelle je devois bien quelque réparation, moi l'Aïeul du Romantique par mes enfants sans joug, *Atala* et *René*. Ces personnes espéroient quelque succès dans la pompe du spectacle de *Moïse*, la multitude des personnages, le contraste des chœurs, la manière dont

ces chœurs (marquant le midi, le coucher du soleil, le minuit, le lever du soleil) se trouvent liés à l'action. Je pense moi-même et je le puis dire sans amour-propre, puisqu'il ne s'agit que d'un effet tout matériel indépendant du talent de l'auteur, je pense que la descente de Moïse du mont Sinaï à la clarté de la lune portant les tables de la loi; que le chœur du troisième acte avec sa double musique, l'une lointaine dans le camp, l'autre grave et plaintive sur le devant de la scène; que le chœur du quatrième acte, groupé sur la montagne au lever de l'aurore; que le dénoûment en action amené par le sacrifice; que les décorations représentant la mer Rouge au loin, le mont Sinaï, le désert avec ses palmiers, ses nopals, ses aloës, le camp avec ses tentes noires, ses chameaux, ses onagres, ses dromadaires; je pense que cette variété de scènes donneroit peut-être à *Moïse* un mouvement qui manque trop, il en faut convenir, à la tragédie Classique. Une autre innovation que je conseillois pouvoit encore ajouter à cet interêt de pure curiosité : selon moi, les chœurs doi-

vent être déclamés et non chantés, soutenus seulement par une sorte de mélopée, et coupés par quelques morceaux d'ensemble de peu de longueur; autrement vous mêlez deux arts qui se nuisent, la musique à la poésie, l'opéra à la tragédie. Ainsi, par exemple, la prière du troisième chœur,

> N'écoute point dans ta colère,
> O Dieu, le cri de ces infortunés!

me sembleroit d'un meilleur effet débité que chanté.

Quoi qu'il en soit de mes foiblesses et de mes rêves, aussitôt que l'on sut que *Moïse* alloit être joué, des représentations m'arrivèrent de toutes parts : les uns avoient la bonté de me croire un trop grand personnage pour m'exposer aux sifflets; les autres pensoient que j'allois gâter ma vie politique, et interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchoient avec moi. Quand j'aurois fait *Athalie*, le temps étoit-il propre aux ouvrages de cette nature, aux ouvrages entachés de classique et de religion? Le public ne vouloit plus que

de violentes émotions, que des bouleversements d'unités, des changements de lieux, des entassements d'années, des surprises, des effets inattendus, des coups de théâtre et de poignard. Que seroit-ce donc si, menacé même pour un chef-d'œuvre, je n'avois fait, ce qui étoit possible et même extrêmement probable, qu'une pièce insipide? Car enfin, puisque j'écrivois passablement en prose, n'étoit-il pas évident que je devois être un très-méchant poëte? Les considérations qui ne s'appliquoient qu'à moi, m'auroient peu touché : je n'avois aucune envie d'être président du conseil, et la liberté de la presse m'avoit aguerri contre les sifflets; mais quand je vis que d'autres destinées se croyoient liées à la mienne, je n'hésitai pas à retirer ma pièce : si je fais toujours bon marché de ma personne, je n'exposerai jamais celle de mes voisins.

La fortune, qui s'est constamment jouée de mes projets, n'a pas même voulu me passer une dernière fantaisie littéraire. Je ne puis plus attendre une occasion incertaine et éloignée de voir jouer *Moïse*. Que de trônes auront croulé, avant qu'on soit dis-

posé à s'enquérir comment Nadab prétendoit élever le sien! *Moïse* ne m'appartient pas; il a dû entrer dans la collection de mes OEuvres qu'il étoit plus que temps de compléter. On lira donc cette tragédie, si on la lit, dans la solitude et le silence du cabinet, au lieu de la voir environnée des prestiges et du bruit du théâtre; c'est la mettre à une rude épreuve: si elle étoit jouée après avoir été imprimée, elle auroit perdu son plus puissant, et peut être son seul attrait, la nouveauté.

MOÏSE,

TRAGÉDIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

MOÏSE.
AARON, frère de Moïse.
MARIE, sœur de Moïse et d'Aaron.
NADAB, fils d'Aaron.
CALEB, prince de la tribu de Juda, attaché à celle de Lévi
DATHAN, compagnon de Nadab.
ARZANE, reine des Amalécites.
NÉBÉE, jeune Tyrienne de la suite d'Arzane.
CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.
CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.
CHŒUR DE LÉVITES.
VIEILLARDS, PRINCES DU PEUPLE, PASTEURS, PEUPLE ET SOLDATS.

Le théâtre représente le désert de Sinaï. On voit à droite le camp des douze Tribus, dont les tentes faites de peaux de brebis noires, sont entremêlées de troupeaux de chameaux, de dromadaires, d'onagres, de cavales, de moutons et de chèvres; on voit à gauche le rocher d'Oreb frappé par Moïse et d'où sort une source; quelques palmiers, sous ces palmiers le cercueil ou le tombeau de Joseph, déposé sur des pierres qui lui servent d'estrade. Le fond du théâtre offre de vastes plaines de sable, parsemées de buissons de nopals et d'aloës, terminées d'un côté par la mer Rouge et de l'autre par les monts Oreb et Sinaï dont les croupes viennent border l'avant-scène.

La scène est sous les palmiers, près de la source, à la tête du camp.

MOÏSE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NADAB, seul.

(Il regarde quelque temps autour de lui, comme pour reconnoître les lieux où il se trouve.)

A la porte du camp, sous ces palmiers antiques
Où des vieillards hébreux les sentences publiques
Des diverses tribus terminent les débats,
Par quel nouveau sentier ai-je égaré mes pas ?

(Après un moment de silence, en s'avançant sur la scène.)

Silencieux abris, profonde solitude,
Ne pouvez-vous calmer ma noire inquiétude ?
Soulève enfin, Nadab, ton œil appesanti ;
Vois les fils de Jacob au pied du Sinaï,

Le désert éclatant de miracles sans nombre,
La colonne à la fois et lumineuse et sombre,
L'eau sortant du rocher, des signes dans les airs,
Dieu prêt à nous parler du milieu des éclairs :
Prétends-tu, sourd au bruit de la foudre qui gronde,
Coupable fils d'Aaron, changer le sort du monde?
Mais que te fait, Nadab, le Seigneur et sa loi?
Le monde et les Hébreux ne sont plus rien pour toi.

(Il s'approche du cercueil de Joseph.)

Ma main aux bords du Nil déroba cette cendre;
Je pouvois sans rougir alors m'en faire entendre.
O Joseph, fils aimé, qui dors dans ce tombeau;
A l'épouse du roi toi qui parus si beau;
Rends mon cœur moins ardent, ou ma voix plus puissante,
Ou donne-moi ton charme, ou ta robe innocente!
De Joseph retrouvé je n'ai point la grandeur,
Mais de Joseph perdu, j'ai l'âge et le malheur.

SCENE II.

AARON, DATHAN.

AARON, appelant Nadab qui s'éloigne et disparoît sous les palmiers.

Nadab!... Il n'entend point! Dans sa mélancolie
Son âme est à présent toujours ensevelie.

O mon cher fils, reçois mes bénédictions :
Tes maux doublent le poids de mes afflictions :
Mes jours ont été courts et mauvais sur la terre,
Et n'ont point égalé ceux d'Isaac mon père.
Nadab, que l'Éternel prenne pitié de toi.

DATHAN.

Sur le sort des Hébreux, Aaron, éclairez-moi.
Par Moïse envoyé vers le Madianite,
Depuis trois mois sorti du camp israélite,
Je trouve à mon retour le peuple menaçant,
L'Iduméen détruit et le Prophète absent ;
J'ignore également nos maux et notre gloire ;
Daignerez-vous, Aaron, m'en raconter l'histoire ?

AARON.

Dathan, cher compagnon que regrettoit mon fils,
Quand Israël, fuyant les princes de Memphis,
Eut franchi de la mer les ondes divisées,
Nos tribus par le ciel toujours favorisées,
En suivant du désert le merveilleux chemin,
Non loin du Sinaï s'arrêtèrent enfin.
Ce fut là qu'Amalec, à sa haine fidèle,
Nous chercha pour vider son antique querelle.
Thémar régnoit alors sur ce peuple nombreux ;
Il vint à Raphidim attaquer les Hébreux.
Aux autels d'Adonis son épouse attachée,
Méprisant du fuseau la gloire humble et cachée,

Arzane, dans l'orgueil de toute sa beauté,
Presse, anime Thémar, et marche à son côté :
De sa main au vainqueur une palme est promise.
La trompette a sonné ; les traits sifflent : Moïse,
Sur un mont à l'écart, debout, les bras levés,
Prioit le Dieu par qui les flots sont soulevés.
Ses redoutables bras étendus sur nos têtes,
Paroissoient dans le ciel assembler les tempêtes :
Quand il les abaissoit, de fatigue vaincu,
Amalec triomphoit d'Israël abattu ;
Mais quand ses bras au ciel reportoient sa prière,
Nos plus fiers ennemis rouloient sur la poussière.
Soutenant dans les airs ce bras fort et puissant,
Qui sans porter de coups versoit des flots de sang,
J'achevai parmi nous de fixer la victoire.
Un seul jour vit périr Thémar et sa mémoire :
Sa veuve, à des dieux sourds ayant ses vœux offerts,
N'en fut pas entendue et tomba dans nos fers.

DATHAN.

Je ne vois jusqu'ici que d'heureuses prémices.

AARON.

Écoute. Après avoir réglé les sacrifices,
Mon frère qu'en secret appelle l'Éternel,
Moïse se dérobe aux regards d'Israël,
Il monte au Sinaï ; Josué l'accompagne :
Depuis quarante jours caché sur la montagne,

Mille bruits de sa mort dans le camp répandus
Tiennent de nos vieillards les esprits suspendus.
On s'agite : au milieu du peuple qui murmure,
Je ne sais quel démon souffle une flamme impure;
Le soldat se soulève et proclame en ce lieu
Et Nadab pour son chef et Baal pour son dieu.

DATHAN.

Nadab accepte-t-il cet honneur populaire?

AARON.

De ces mâles vertus rejetant le salaire,
Mon fils porte en son sein un trait qu'il veut cacher
Et que toi seul, Dathan, tu pourras arracher.
Pâle et silencieux, dans sa marche pensive
Il erre autour du camp comme une ombre plaintive,
Il prononce tout bas le nom de ses aïeux;
Son regard languissant se tourne vers les cieux;
La nuit, à sa douleur se livrant sans obstacles,
On l'a trouvé pleurant auprès des tabernacles.
Mais j'aperçois Caleb, ce flambeau de la loi,
Et ma sœur dont les chants raniment notre foi.
Dathan, cherche Nadab, et dis-lui que son père
L'attend ici.

SCÈNE III.

AARON, MARIE, CALEB.

AARON, à Marie

Marie, en qui Jacob espère,
Dans vos yeux attristés quels malheurs ai-je lus?
Qu'allez-vous m'annoncer?

MARIE.

Notre frère n'est plus!
Josué, de Moïse héritier prophétique,
De même a disparu sur la montagne antique:
Ils n'ont pu sans mourir contempler Jéhovah.
Comme ils prioient, dit-on, au sommet du Sina,
Du Seigneur à leur voix la Gloire est descendue,
Dans une ombre effrayante, au milieu d'une nue;
La nue en s'entr'ouvrant les a couverts de feux,
Et le ciel tout à coup s'est refermé sur eux;
Ils sont morts consumés.

AARON.

O ma sœur, ô Marie!
O promesse du ciel! ô future patrie!
Par qui du saint prophète a-t-on su le trépas?

MARIE.

Par les chefs envoyés pour découvrir ses pas.

CALEB.

Jeûnons, pleurons, veillons revêtus du silice :
Crions vers le Très-Haut du fond du précipice.
Le destin de la terre est au nôtre lié.....
Et Nadab, que je vois, l'a peut-être oublié.

SCENE IV.

NADAB, AARON, MARIE, CALEB.

NADAB, à Aaron.

Dathan, qui m'a rejoint au mont de la Gazelle,
Ma dit que dans ce lieu votre voix me rappelle,
Aaron.

AARON.

Oui, je voulois vous parler sans témoins,
Mais ce moment, Nadab, réclame d'autres soins.

NADAB.

Ma volonté toujours à la vôtre est soumise ;
Commandez.

AARON.

L'Éternel nous a ravi Moïse.

NADAB.

(A part.)
Moïse ! Est-ce, ô Seigneur, ou grâce ou châtiment !

AARON.

Que de maux produira ce triste événement.

NADAB.

Il change nos devoirs avec nos destinées.
Aux sables d'Ismaël désormais confinées,
Nos tribus, qui n'ont plus les doux regards du ciel,
Ne verront point la terre et de lait et miel.
De cent peuples voisins calmant la défiance,
Élevons avec eux la pierre d'alliance,
Et fixons de Jacob l'avenir incertain,
Sans regretter le Nil, sans chercher le Jourdain.

CALEB.

Eh quoi! le fils d'Aaron tient un pareil langage!
A rester dans ces lieux c'est lui qui nous engage!
Ami, si nous perdons notre libérateur,
Toi, sorti de son sang, sois notre conducteur:
Atteints, perce et détruits cette race proscrite
Dont au livre éternel la ruine est écrite.

NADAB.

Je laisse à ta valeur ces sanglants embarras.

CALEB.

Ah! je sais quelle main a désarmé ton bras.
Le conseil de nos chefs, par qui tout se décide,
Dira s'il faut sauver une race homicide

Qui jusque dans ce camp, avec un art fatal,
Introduit et répand le culte de Baal.

NADAB.

Charitable Caleb, sont-ce là les cantiques
Que du temple promis rediront les portiques?
Sur un autel de paix au Dieu que tu défends
Tu veux donc immoler des femmes, des enfants?

CALEB.

Quand on est criminel, on subit sa sentence.

NADAB.

Quand on est sans pitié, croit-on à l'innocence?

CALEB.

A de trop doux penchants crains de t'abandonner.

NADAB.

Toi, sache quelquefois pleurer et pardonner.

CALEB.

La rigueur est utile.

NADAB.

Et la clémence auguste.

CALEB.

Le foible est méprisable.

NADAB.

Et le fort est injuste.

CALEB.

Retourne à tes devoirs, au Jourdain viens mourir.

NABAD.

Un peu de sable ici suffit pour me couvrir.

AARON.

Jeunes hommes, cessez ; n'augmentez pas nos larmes ;
Confondez vos regrets et mariez vos armes.
Vous, Caleb, de ma sœur adoucissez l'ennui.
La publique douleur me réclame aujourd'hui.
Que Dieu de ses desseins dissipe les ténèbres !
Vous, Nadab, ordonnez aux trompettes funèbres
De convoquer trois fois, dans un morne appareil,
Les princes des tribus aux tentes du conseil.

SCÈNE V.

MARIE, CALEB.

CALEB.

Exemple d'Israël, prophétesse Marie,
La source de nos pleurs n'est donc jamais tarie ?
D'invisibles filets Nadab environné
D'Arzane n'a pu fuir le trait empoisonné.
Je crains encor sur lui la perverse puissance
Du dangereux ami dont il pleuroit l'absence,
De l'inique Dathan, froidement factieux,
Ennemi de Moïse et contempteur des cieux.

MARIE.

Et que fait Israël? Quel espoir le soulage?

CALEB.

Ce peuple à l'esprit dur, au cœur foible et volage,
Déjà las de la gloire et de la liberté,
Regrette lâchement le joug qu'il a porté.
« Abandonnons, dit-il, ces plages désolées;
» Retournons à Tanis où des chairs immolées,
» Où des plantes du Nil l'Égyptien pieux
» Nourrissoit nos enfants à la table des dieux. »
Peuple murmurateur, race ingrate et perfide!

MARIE.

La terre, cher Caleb, pour le juste est aride;
Mais il s'élève à Dieu : le palmier de Jeddiel
A ses pieds dans le sable et son front dans le ciel.

CALEB.

Des chefs séditieux pour combattre l'audace
Il est temps qu'au conseil j'aille prendre ma place.
Dans ce triste moment les vierges d'Israël,
Instruites par vos soins à prier à l'autel,
Pour plaindre et partager votre douleur auguste
S'avancent.

(Le chœur des jeunes filles Israélites entre dans ce moment sur la scène : Caleb sort.)

MARIE, au chœur.

Approchez, postérité du juste,

Doux trésor de Jacob, par le ciel réclamé.
Désarmez du Seigneur le carquois enflammé ;
Au père qui nous frappe, au Dieu qui nous châtie,
Présentez de vos pleurs la pacifique hostie :
Il est pour l'affligé des cantiques touchants,
Et souvent la douleur s'exprime par des chants.

SCENE VI.

MARIE, LE CHOEUR DES JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(Cette scène est en partie déclamée, en partie chantée. Le chœur est divisé en deux demi-chœurs qui se placent l'un à droite et l'autre à gauche de Marie : le premier demi-chœur tient à la main des harpes, et le second des tambours.)

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Imitons dans nos concerts
Le pélican des déserts :
Jacob, ta gloire est passée,
Et de ton Dieu la clémence est lassée.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Au divin maître ayons recours ;
A ses douces lois qu'on se range ;
Qu'il soit la vigne de secours
Où le pécheur toujours vendange.
Sa grâce est au cœur pur, au cœur religieux,
Ce qu'est à nos autels un parfum précieux.

UNE ISRAÉLITE DU PREMIER DEMI-CHŒUR.

N'espérons rien, pour finir nos souffrances,
De ses bontés.

UNE ISRAÉLITE DU SECOND DEMI-CHŒUR.

A ses clartés
Nous voulons rallumer nos vives espérances.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Suspendons notre harpe, en ces temps de regrets,
Au palmier de la solitude.
Jourdain ! fleuve espéré ! séjour de quiétude !
Mes yeux ne te verront jamais.
Où sont les cèdres superbes,
Liban, que tu devois au temple projeté ?
Jacob de son Dieu rejeté,
Rampe plus bas que les herbes,
Dans le lit du torrent desséché par l'été.

DEUX ISRAÉLITES.

Douloureux mystère
D'un trépas caché :
Pleurons à la terre
Moïse arraché.

Loin du frais rivage
Où fut son berceau,
L'onagre sauvage
Foule son tombeau.

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Mais qui me gardera sous l'aile de ma mère ?
Moïse a disparu, Moïse étoit mon père.
O terre de Gessen ! prés émaillés de fleurs
Où je cueillois ma parure !
Comme un jeune olivier privé d'une onde pure,
Je languis et je meurs.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu nourrit de ses dons l'innocente colombe ;
Le juste au temps marqué sortira de sa tombe.
D'Amalec les dieux mortels
Ne peuvent renverser les desseins éternels.

UNE ISRAÉLITE.

Ma sœur, avez-vous vu cette superbe Arzane ?
De quel regard profane
Elle insultoit nos autels !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Plus inconstantes que les ondes,
Ses démarches sont vagabondes ;
Ses lèvres et son cœur pour tromper sont d'accord ;
Sa douce volupté d'amertume est suivie,
Et quand sa bouche invite à jouir de la vie,
Ses pas nous mènent à la mort.

UNE TROISIÈME ISRAÉLITE.

De nos jeunes guerriers le prince et le modèle,
Nadab étoit auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR.

Ah ! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs !

TROIS ISRAÉLITES.

Ne vous reposez point à la source étrangère ;
Buvez l'onde de vos ruisseaux.
Qu'une épouse fidèle, à l'ombre des berceaux,
Soit plus belle à vos yeux que la biche légère.

TOUT LE CHŒUR.

Ah ! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

L'homme marche à travers d'une nuit importune.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Attachons-nous au Dieu qui bénit l'infortune.

UNE ISRAÉLITE.

Qui sur un lit de pleurs mouillé
Retourne le mourant, soutient son front livide,

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Qui mesure le vent à l'agneau dépouillé
Par le pasteur avide.

TOUT LE CHŒUR.

Ingrats mortels, en vain vous résistez
Au Dieu qui vous conduit dans ses sublimes voies,
Et qui d'intarissables joies
Rassasiera les cœurs en son nom contristés.

MARIE.

Mes enfans, c'est assez : allez, toujours dociles,
Vous livrer au repos sous vos tentes tranquilles.
Voici l'heure pesante accordée au sommeil :
Tout se tait à présent sous les feux du soleil ;
Les vents ont expiré ; du palmier immobile
L'ombre se racourcit sur l'arène stérile ;
L'Arabe fuit du jour les traits étincelants,
Et le chameau s'endort dans les sables brûlants.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIÈRE.

ARZANE, NÉBÉE.

NÉBÉE.

Nadab veut vous parler dans ce lieu solitaire.
Arzane, expliquez-moi cet étonnant mystère.
Quelle joie inconnue éclate dans vos yeux !
Dormirons-nous bientôt aux champs de nos aïeux ?
Par votre ordre à Séïr un moment retournée,
Je n'ai point vu d'Oreb la funeste journée ;
Mais je suis revenue au bruit de vos malheurs,
Pour vous offrir du moins le secours de mes pleurs.

ARZANE.

Qu'il en coûte, Nébée, à servir l'infortune !
Qu'un sceptre brisé pèse à l'amitié commune !
La tienne est rare et grande. Oui, tu mérites bien
Que je t'ouvre mon cœur dans un libre entretien.

2.

NÉBÉE.

J'ai su que, par Moïse à mourir condamnées,
Les femmes d'Amalec qui comptoient seize années,
Ou qui du joug d'hymen portèrent le fardeau,
Devoient livrer leur sang au glaive du bourreau.

ARZANE.

On m'arracha des rois les saintes bandelettes,
Et le malheur me mit au rang de mes sujettes.

NÉBÉE.

Ciel !

ARZANE.

Dans un parc formé par d'épineux rameaux,
Nous attendions la mort comme de vils troupeaux.
L'Hébreu vient ; on entend un long cri d'épouvante.
Déjà brilloit du fer la lumière mouvante
Lorsque le fils d'Aaron, que la pitié combat,
Retint le glaive ardent avant qu'il retombât.
Il contemple attendri ces femmes éplorées
Qui lui tendoient de loin leurs mains décolorées.
Je paroissois surtout attirer ses regards ;
Soit qu'un habit de deuil et des cheveux épars
A ma frêle beauté prêtassent quelques charmes ;
Soit enfin qu'une reine, en répandant des larmes,
Trouve dans ses revers de nouvelles splendeurs,
Et n'ait fait seulement que changer de grandeurs.

NÉBÉE.

Nadab au doux pardon inclina ses pensées ?

ARZANE.

« Femmes, vivez, dit-il : nos tribus offensées
» M'ont vainement chargé d'un devoir trop cruel,
» Et je vais implorer les anciens d'Israël. »
Coré, Sthur, Abiron, dans un conseil propice,
Firent avec Nadab suspendre mon supplice.
D'un ramas d'affranchis digne législateur,
Moïse alla chercher quelque oracle menteur.
Resté maître en ce camp, Nadab, qu'un dieu possède,
De soins officieux incessamment m'obsède :
Il m'aime, et toutefois n'ose me découvrir
Le feu qui le dévore et que j'ai su nourrir.
Aujourd'hui même enfin, par sa bouche informée
De la mort du tyran qui gourmandoit l'armée,
Ici plus longuement il veut m'entretenir,
Et de ma délivrance avec moi convenir.

NÉBÉE.

Je conçois maintenant l'espoir qui vous enflamme
Vous êtes adorée : et l'amour dans votre âme...

ARZANE.

Non : je n'ai point trahi mes aïeux, mes revers.
Lorsque le sort me livre à ce peuple pervers,
Reine malgré le sort, je n'ai point la foiblesse
De partager les feux d'un amour qui me blesse ;

Mais je sais écouter des soupirs ennemis,
Pour sortir de l'abîme où le ciel nous a mis :
De l'odieux Jacob je troublerai la cendre.

NÉBÉE.

Arzane ! de l'amour on ne se peut défendre !

ARZANE.

Tu te trompes, Nébée, et dans mon sein ce cœur
Au nom du peuple juif ne bat que de fureur.
Faut-il te rappeler nos discordes antiques,
Des deux fils d'Isaac les haines domestiques,
Le droit du premier né si follement vendu,
Et l'innocent festin qui perdit Ésaü ?
Nous, d'un prince trahi postérité fidèle,
Lorsque nous embrassons une cause si belle,
Nous voyons triompher les ignobles drapeaux
Du gendre vagabond d'un pâtre de chameaux !

NÉBÉE.

Mais Nadab lui succède.

ARZANE.

A Nadab, à sa gloire
Mon époux doit la mort et l'Hébreu la victoire.

NÉBÉE.

Quel est votre projet, votre espoir ?

ARZANE.

Me venger,
Écouter les aveux du soldat étranger;
Feindre pour l'asservir, et par quelque artifice
Nous sauver, en poussant Jacob au précipice.
Oui, je triompherai si Nadab amoureux
Au culte d'Abraham arrache les Hébreux.

NÉBÉE

Vous croyez donc leur Dieu puissant et redoutable ?

ARZANE.

Je sais du moins, je sais qu'il est impitoyable :
Amalec autrefois déserta son autel
Lorsqu'il maudit Édom et bénit Israël.
Jaloux de son pouvoir jamais il ne pardonne:
Il frappera Jacob, si Jacob l'abandonne

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

Est l'ennemi du sang de mes aïeux.

NÉBÉE.

Il est sincère.

ARZANE.

Eh bien, je le tromperai mieux.

NÉBÉE.

Il fait de vous servir sa plus constante étude ;
On vous reprochera...

ARZANE.

Poursuis !

NÉBÉE.

L'ingratitude.

ARZANE.

Non, si par le succès mes vœux sont couronnés :
On ne traite d'ingrats que les infortunés.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

M'est odieux.

NÉBÉE.

Sa clémence...

ARZANE.

M'outrage.

NÉBÉE.

Il veut votre bonheur.

ARZANE.

Ma honte est son ouvrage.

NÉBÉE.

Il vous rendra le trône.

ARZANE.

Il m'a donné des fers.

NÉBÉE.

S'il s'attache à vos pas?

ARZANE.

Je le mène aux enfers.

NÉBÉE.

A vos desseins secrets que je prévois d'obstacles!

ARZANE.

L'amour de la patrie enfante des miracles.
Mais j'aperçois Nadab!... Reine de la beauté
Prête-moi ta ceinture, ô brillante Astarthé!
Donne à tous mes discours ta grâce souveraine;
Déesse de l'amour sers aujourd'hui la haine.
Descends! A ton secours amène tous les dieux:
Si Jéhovah triomphe, ils tomberont des cieux.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE.

ARZANE.

De ses destins, Nadab, votre esclave incertaine
Accourt à votre voix près de cette fontaine.

Si par ces yeux baissés je juge de mon sort,
Je crains bien qu'Amalec ne soit pas libre encor.

NADAB.

Étrangère, il me faut vous le dire sans feinte :
Les vieillards de Caleb ont écouté la plainte.
Le conseil, à qui seul le pouvoir appartient,
Pour quelques jours encor dans ce camp vous retient.
Sans gardes cependant vous pouvez de la plage
Parcourir les sentiers et l'arène sauvage.
Dathan, dont l'amitié ne craint aucun péril,
Amène auprès de vous vos compagnes d'exil.
On vous rend des honneurs inconnus sous nos tentes,

(Dathan entre dans ce moment sur la scène, suivi du chœur des jeunes filles Amalécites ; il se retire ensuite ; et Nebée va se placer à la tête du chœur au fond du théâtre.)

Et bientôt au milieu des pompes éclatantes,
Rendue à vos sujets, embrassant l'avenir,
Vous perdrez de Nadab l'importun souvenir.

ARZANE.

Arzane par vos mains à la mort fut ravie,
Et d'un nouveau bienfait cette grâce est suivie!
Mon cœur reconnoissant ne peut s'exprimer mieux
Que par mon peu d'ardeur à sortir de ces lieux.

NADAB.

A ce langage adroit je ne puis me méprendre,
Vous flattez l'ennemi dont vous croyez dépendre.

Mais, nourrie à Séïr pour plaire et pour aimer,
Nos farouches vertus ne peuvent vous charmer.

ARZANE.

Amalec et Jacob diffèrent de maxime,
Il est vrai : nous croyons, sans nous en faire un crime,
Qu'aimer est le bonheur, plaire un don précieux,
Et que la volupté nous rapproche des dieux.
Sous des berceaux de fleurs, nos heures fortunées
S'envolent mollement l'une à l'autre enchaînées.
Le dieu que nous servons approuve nos désirs :
Dans une île féconde, au doux chant des plaisirs,
La beauté l'enfanta sur les mers de Syrie ;
Il préside en riant aux banquets de la vie.
Pour attirer sur vous ses bienfaisants regards,
J'ai déjà, les pieds nus et les cheveux épars,
De nos rites sacrés suivant l'antique usage,
Trois fois pendant la nuit conjuré son image.....
Mais n'ai-je point, Nadab, armé votre courroux?
Vous détestez le dieu que je priois pour vous.
Pardonnez à ces vœux que dans mon innocence
M'arracha le transport de la reconnoissance.

NADAB.

Qu'entends-je ! Amalécite, apprenez donc mon sort.
Long-temps de mon amour je captivai l'essor ;
Vous adorant toujours, mais respectant vos larmes,
Je n'aurois pas osé vous parler de vos charmes :

Un mot, dont l'homme heureux ne sent pas la valeur,
Trop souvent peut blesser l'oreille du malheur.
Quand Moïse vivoit vous aviez tout à craindre;
A cacher mon ardeur je savois me contraindre :
Aujourd'hui que le ciel pour vous se veut calmer,
Votre bonheur me rend le droit de vous aimer.

ARZANE.

Épargnez.....

NADAB.

Vous sauver changea ma vie entière !
Ce cœur, que vous avez habité la première,
Vit l'amour se lever terrible et violent
Comme l'astre de feu dans ce désert brûlant.
Le repos pour jamais s'envola de mon âme;
Mon esprit s'égara dans des songes de flamme.
Abjurant la grandeur promise à nos neveux,
A l'autel des Parfums je n'offrois plus mes vœux;
Je n'allois plus, lévite innocent et modeste,
Chaque aurore au désert cueillir le pain céleste.
Dans les champs de l'Arabe, et loin des yeux jaloux,
Mon bonheur eût été de me perdre avec vous.
De toi seule connue, à toi seule asservie,
L'Orient solitaire auroit caché ma vie.
Pour appui du dattier empruntant un rameau,
Le jour j'aurois guidé ton paisible chameau;
Le soir, au bord riant d'une source ignorée,
J'aurois offert la coupe à ta bouche altérée,

Et sous la simple tente, oubliant Israël,
Pressé contre mon cœur la nouvelle Rachel.

ARZANE.

Confuse, à vos regards je voudrois disparoître;
Mais je suis votre esclave et vous êtes mon maître.

NADAB.

A qui maudit vos fers le reproche est bien dur.
Mais de vous délivrer il est un moyen sûr.
Vous connoissez du camp le trouble et les alarmes;
De la féconde Égypte on regrette les charmes;
On veut que des tribus je conduise les pas.
Épouse de Nadab, ouvrez-nous vos états;
D'un peuple de bannis soyez la souveraine :
Le soldat à l'instant va briser votre chaîne.

ARZANE.

Je vois Marie.

SCÈNE III.

MARIE, ARZANE, NADAB, NÉBÉE,
CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

MARIE.

Aaron n'est point ici, Nadab ?

NADAB.

Il pleure le prophète au torrent de Cédab.

MARIE.

Rendez grâce au Seigneur ; sa paix nous accompagne :
Moïse reparoît sur la sainte montagne.
Cherchant partout Aaron, je cours lui répéter
Ce qu'un chef des pasteurs vient de me raconter.

SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Fils d'Aaron, à mon sort il faut que je succombe :
Vous me parliez d'hymen et je touche à ma tombe.

NADAB, *sans écouter Arzane.*

Nous allons te revoir enfin, fameux mortel,
Encor tout éclatant des feux de l'Éternel.
Honneur à tes vertus, et gloire à ton génie !

ARZANE.

Veillé-je ? dans mes maux quelle affreuse ironie !
Quoi ! Nadab, ces desseins où tous deux engagés,
Ces projets de l'amour.....

NADAB.

Ils ne sont point changés.

ARZANE.

Entre Moïse et moi vous tenez la balance :
De votre passion je vois la violence.

NADAB.

Femme, je suis sans force à tes pieds abattu ;
Mais ne puis-je du moins admirer la vertu ?

ARZANE.

Qui pourra m'arracher de ce sanglant théâtre
Où la mort me poursuit ?

NADAB.

Ce cœur qui t'idolâtre.

ARZANE.

Mais les remords viendront arrêter vos efforts.

NADAB.

Mais si je t'obéis, que te font mes remords ?

ARZANE.

De ces hauts sentiments je serai la victime.

NADAB.

Laisse-moi m'enchanter d'innocence et de crime,
Connoître mes devoirs sans te manquer de foi,
Apercevoir l'abîme, et m'y jeter pour toi.

ARZANE.

Je ressens vos douleurs et n'en suis point complice.

NADAB.

Cesse de t'excuser : j'adore mon supplice,
Ma souffrance est ma joie, et je veux à jamais
Conserver la douceur du mal que tu me fais.
Hélas ! mon fol amour m'épouvante moi-même ;
Je me sens sous le coup de quelque arrêt suprême :
D'involontaires pleurs s'échappent de mes yeux ;
La nuit dans mon sommeil j'entends parler tes dieux.
Prêt à sacrifier à leurs autels coupables,
Je me réveille au bruit de mes cris lamentables.
Dis ? n'est-ce pas ainsi, dans ses tourments divers,
Qu'une âme est par le ciel dévouée aux enfers ?

ARZANE.

On va vous délivrer du joug de l'étrangère.

NADAB.

Des légers fils d'Agar la voix est mensongère ;
L'Arabe aime à conter : je veux sonder des bruits
Aisément élevés, plus aisément détruits.
De Moïse en ces lieux je viendrai vous apprendre
Le destin. Quel parti qu'alors vous vouliez prendre,
Contre tout ennemi prompt à vous secourir,
Arzane, je saurai vous sauver ou mourir.

(Nadab sort.)

SCÈNE V.

ARZANE, NÉBÉE, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Ah! Nébée, à ce coup je ne saurois survivre!
L'implacable destin s'attache à me poursuivre.

NÉBEE.

Et moi, je ressentois un doux enchantement,
En écoutant des vœux si chers!

ARZANE.

Autre tourment
Incestueux projet, effroyable à mon âme!
Je hais du fils d'Aaron et la main et la flamme.
Amalec recevoir Israël dans ses bras!
Recueillir dans mon sein une race d'ingrats!
Je légitimerois ces exécrables frères,
Qui menacent nos fils, qui trahirent nos pères,
Ces esclaves du Nil, bâtisseurs de tombeaux,
Ignobles artisans flétris par leurs travaux,
Qui, d'Égypte chassés avec tous leurs prophètes,
Proclament en tremblant d'insolentes conquêtes,
Se disent héritiers des florissans états
De cent peuples divers qu'ils ne connoissent pas!

NÉBÉE.

Sauvez ! sauvez vos jours !

ARZANE.

Voudrois-tu donc, Nébée,
Aux autels de Jacob voir Arzane courbée,
Contrainte d'embrasser le culte menaçant
Du Dieu cruel qui veut exterminer mon sang ?
S'il faut suivre aujourd'hui la fortune jalouse ;
S'il faut que de Nadab je devienne l'épouse,
Que lui-même, parjure au culte de Nachor,
Serve avec moi Baal, et Moloch et Phogor ;
Que son hymen des Juifs brise les lois publiques ;
Qu'il me donne sa main aux autels domestiques
Des dieux de mon palais, des dieux accoutumé
A couronner les vœux contre Jacob formés !

NÉBÉE.

Du retour de Moïse on n'a pas l'assurance.
Espérons.

ARZANE.

Laisse-là la menteuse espérance.

NÉBÉE.

L'étoile d'Astarthé paroît sur l'horizon :
Pour hâter le retour du jeune fils d'Aaron,
Saluons l'astre heureux par des chants agréables.

(Le chœur des Amalécites s'avance du fond du théâtre.)

ARZANE, au chœur.

Captives, suspendez ces pleurs inépuisables.
Voici l'instant prédit où les filles d'Édom
Vont sauver d'Amalec et la race et le nom.
Nos guerriers ne sont plus, mais vous restez encore :
Formez les chœurs brillants des peuples de l'aurore.
Des femmes de Byblos répétez les soupirs ;
Du farouche Israël enflammez les désirs.
Loin d'ici la pudeur et la froide innocence !
Il nous faut des plaisirs conduits par la vengeance.
Chantez l'amour ; c'est lui qui du Dieu d'Israël
Doit corrompre l'encens et renverser l'autel.

LE CHŒUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMÉLÉCITE.

Ton vieux temple entouré des peuples de la terre,
S'élève révéré de chaque âge nouveau,
Comme au milieu d'un champ la borne héréditaire,
Ou la tour du pasteur au milieu du troupeau.

LE CHŒUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,

L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALECITE.

Invoquons du Liban la déesse charmante.
De nos longs cheveux d'or que la tresse élégante
Tombe en sacrifice à l'amour.
Soulevons les enfers, répétons tour à tour
Du berger chaldéen la parole puissante.

UNE AUTRE AMALÉCITE.

Qui méprise l'amour dans ses fers gémira.

DEUX AMALÉCITES.

De prodiges divers l'amour remplit l'Asie,
Il embauma l'Arabie
Des pleurs de la tendre Myrrha;
Du pur sang d'Adonis il peignit l'anémone:
Fleur des regrets, symbole du plaisir,
Elle vit peu de temps; et le même zéphir
La fait éclore et la moissonne.

UNE AMALÉCITE.

Prenons notre riche ceinture,
Nos réseaux les plus fins, nos bagues, nos colliers,
Vengeons aujourd'hui nos guerriers,
Les remparts et les boucliers
Sont vains contre l'amour dans toute sa parure.

LE CHŒUR.

Que dit à son amant, de plaisir transporté,
Cette prêtresse d'Astarthé
Qui voudrait attirer le jeune homme auprès d'elle,
Et lui percer le cœur d'une flèche mortelle ?

UNE AMALÉCITE.

CHANT DE LA COURTISANE.

« Beau jeune homme, dit-elle, arrête donc les yeux
» Sur la tendre Abigail que ta froideur opprime.
» Je viens d'immoler la victime,
» Et d'implorer la faveur de nos dieux.

» Viens ! que je sois ta bien-aimée.
» J'ai suspendu ma couche en souvenir de toi ;
» D'aloës je l'ai parfumée.
» Sur un riche tapis je recevrai mon roi ;
» Dans l'albâtre éclatant la lampe est allumée ;
» Un bain voluptueux est préparé pour moi.

» L'époux qu'on m'a choisi, mais qui n'a pas mon âme,
» Est parti ce matin pour ses plants d'oliviers :
» Il veut écouler ses viviers,
» Sa vigne ensuite le réclame.
» Il a pris dans sa main son bâton de palmier,
» Et mis deux sicles d'or dans sa large ceinture ;

» Il ne reviendra point que de son orbe entier
» L'astre des nuits n'ait rempli la mesure.

» Tandis qu'en son champ il vendange,
» Enivrons-nous de nos désirs.
» De tant de jours perdus qu'un jour heureux nous venge :
» Il n'est de bon que les plaisirs. »

DEUX AMALÉCITES.

O filles d'Amalec ! si par un tel langage
De nos tyrans nous embrasions les cœurs,
Nous verrions à nos pieds cette race sauvage,
Et les vaincus deviendroient les vainqueurs !

LES MÊMES AVEC UNE TROISIÈME AMALÉCITE.

Arzane, lève-toi dans l'éclat de tes larmes !
Triomphe par tes charmes !
Que l'amour sur ton front s'embellissant encor
Attaque des Hébreux les princes redoutables,
Et livre tout Jacob à nos dieux formidables.

LE CHŒUR.

Baal, Moloch et Phogor !

ARZANE.

Nadab ne revient pas. Déjà la lune éclaire
Des rochers du Sina le sommet solitaire :
De la garde du camp on voit briller les feux.
(Au chœur.)
Retournez vers Jacob ; mêlez-vous à ses jeux ;

Pour subjuguer son cœur faites briller vos grâces.

(A Nébée.)

Et toi du fils d'Aaron cherche et poursuis les traces :
J'attendrai ton retour auprès des pavillons
Où depuis si long-temps dans les pleurs nous veillons.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

MOÏSE, *seul.*

(Il fait nuit ; on voit à la clarté de la lune Moïse qui descend du mont Sinaï, portant les tables de la loi. Il s'avance vers le bocage de palmiers, et dépose les tables de la loi au tombeau de Joseph.)

Sur ces tableaux divins la main de l'Éternel
Grava toute les lois du monde et d'Israël.
O toi qui déroulas tous les cieux comme un livre,
Qui détruis d'un regard et d'un souffle fais vivre,
Qui traças au soleil sa course de géant,
Qui d'un mot fis sortir l'univers du néant !
Dis, par quelle bonté, maître de la nature,
Tu daignas t'abaisser jusqu'à ta créature,
Et parler en secret à mon cœur raffermi
Comme un ami puissant cause avec son ami ?
Depuis que je t'ai vu dans les feux du tonnerre,
Je ne puis attacher mes regards à la terre,

Et mon œil cherche encor, frappé de ta splendeur,
Dans ce beau firmament l'ombre de ta grandeur.

(Moïse s'assied sur une pierre auprès du tombeau de Joseph.)

Avant de me montrer à la foule empressée,
Je veux de nos tribus connoître la pensée :
Josué, descendu par un chemin plus court,
Doit avoir à mon frère annoncé mon retour ;
Attendons sous cette ombre au conseil favorable
Du grand Melchisédec l'héritier vénérable.

(Il regarde quelque temps le camp en silence.)

Qu'avec un doux transport je vois ce camp tranquille,
D'un peuple fugitif unique et noble asile.
Peuple que j'ai sauvé, que je porte en mon cœur,
De tous tes ennemis sois à jamais vainqueur.
Servant au monde entier de modèle et d'exemple,
Garde du Tout-Puissant la parole et le temple.
Séparé par ta loi, ton culte, tes déserts,
Du reste corrompu de ce vaste univers,
O Jacob, sois en tout digne du droit d'aînesse !
Je veux en dirigeant ta fougueuse jeunesse,
En profitant du feu de ton esprit hautain,
Te forger en un peuple et de fer et d'airain.
Ouvrage des mortels, et prompts à se dissoudre,
Les empires divers rentreront dans la poudre ;
Toi seul subsisteras parmi tous ces débris ;
Les ruines du temps t'offriront des abris :
En te voyant toujours, les races étonnées

Iront se racontant tes longues destinées,
Et se montrant du doigt ce peuple paternel
Que Moïse marqua du sceau de l'Éternel !

Mais Jacob, pour monter où le Seigneur t'appelle,
Il faut à ses desseins n'être jamais rebelle :
Sous le courroux du ciel tu pourrois succomber,
Et la foudre est sur toi toujours prête à tomber.
Prions pour ton salut tandis que tu sommeilles.

(Il se lève et étend ses bras vers le ciel.)

Dieu de paix !...

(On entend des sons lointains de musique, et des bruits de danses.)

Mais quel son vient frapper mes oreilles?
Ce n'est point là le cri du belliqueux soldat
Qui chante Sabaoth en courant au combat.
Je reconnois l'accent d'une race coupable.
Quel noir pressentiment et me trouble et m'accable?
Aaron sous ces palmiers est bien lent à venir?
Fidèle Josué, qui te peut retenir?
Laissons à ce tombeau ces Tables tutélaires.
Marchons..... Qui vient ici ?

SCÈNE II.

NADAB, MOÏSE.

NADAB, *sans voir Moïse qui reste appuyé sur le tombeau de Joseph.*

Ces lieux sont solitaires.
Elle est rentrée au camp..... Oui, j'aurai trop tardé.
Le retour de Moïse est un bruit hasardé,
D'un Arabe menteur la nouvelle incertaine.

(*Il avance au bord de la scène, et demeure quelque temps en silence.*)

Que mon sein oppressé se soulève avec peine!
Que cet air est brûlant! pour achever son tour
La nuit semble emprunter le char ardent du jour.
Image de mon cœur, cette arène embrasée
Reçoit envain du ciel la bénigne rosée.

(*Autre silence.*)

Ici de la beauté j'entendis les accents.
Sur sa trace de feu qu'on répande l'encens!
Qu'on l'adore... Où m'emporte une imprudente ivresse?
On n'a point jusqu'ici couronné ma tendresse :
Si j'étois le jouet de quelque illusion?
Connoissons notre sort.

(*Il va pour rentrer au camp : en passant devant le bocage de palmiers, il aperçoit Moïse.*)

O sainte vision!
N'est-ce pas de Joseph l'ombre majestueuse?
Viens-tu me consoler? Que ta voix vertueuse

Des chagrins de mon cœur adoucisse le fiel.
Et donne-moi la paix que tu goûtes au ciel.

MOÏSE, sans quitter le tombeau.

Le ciel des passions n'entend point la prière.

NADAB.

Moïse !

MOÏSE, descendant du tombeau

C'est lui-même.

NADAB.

En touchant la poussière,
Prophète du Seigneur, je m'incline à vos pieds.
Et baisse devant vous mes yeux humiliés.

MOÏSE.

De quelque noir chagrin votre âme est agitée.

NADAB.

Le camp, qui déploroit votre mort racontée,
Vouloit mettre en mes mains un dangereux pouvoir.

MOÏSE.

Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

NADAB.

J'espérois vous revoir.

MOÏSE.

Et n'avez-vous, Nadab, rien de plus à m'apprendre.

NADAB.

Sans doute ici bientôt les vieillards se vont rendre.

On entend la musique du camp.

MOÏSE.

Vous me dites, Nadab, que les tribus en deuil
Gémissent sur le sort de Moïse au cercueil;
Et j'entends les concerts horribles ou frivoles
Dont les fils de Baal fatiguent leurs idoles.
Qui produit ces clameurs? Qui peut y prendre part?

NADAB.

Nos captives souvent, assises à l'écart,
Aiment à répéter les hymnes de leurs pères.

MOÏSE.

Des captives ici? des femmes étrangères?
Arzane n'a donc pas satisfait au Seigneur?
Elle vit; et peut-être, écoutant votre ardeur,
Elle reçoit ces vœux sortis d'une âme impure,
Dont le vent de la nuit m'apportoit la souillure
Jusqu'au chaste tombeau du pudique Joseph.

NADAB.

Des Hébreux triomphants le magnanime chef
Craindroit-il une femme esclave de nos armes,
Qui mange un pain amer détrempé de ses larmes?
Sur le compte des grands je ne suis pas suspect:
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.

Je hais le Pharaon que l'éclat environne;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne;
Il devient à mes yeux roi par l'adversité.
Des pleurs je reconnois l'auguste autorité.
Courtisan du malheur, flatteur de l'infortune,
Telle est de mon esprit la pente peu commune :
Je m'attache au mortel que mon bras a perdu
Et je voudrois sauver la race d'Ésaü.

MOISE.

Vous, sauver d'Astarthé la nation flétrie !
Regarder sans horreur l'infâme idolâtrie,
Quand j'apporte aux Hébreux les lois de Jéhovah?
Sur ce marbre sacré lui-même les grava,
Lisez : l'astre des nuits vous prête sa lumière :

NADAB, lit.

N'ADORE QU'UN SEUL DIEU.

MOÏSE.

Telle est la loi première.
Et vous seul, immolant l'avenir d'Israël,
De cet unique Dieu renversez-vous l'autel?
Jacob! trahirois-tu tes hautes destinées?
Ne veux-tu point, courbé sous le poids des années,
T'avancer sur la terre, antique voyageur,
Pour apprendre aux humains le grand nom du Seigneur?
Tu portes dans tes mains ce livre salutaire,
Où je traçai de Dieu le sacré caractère :

Contrat original, titre où l'homme enchanté
Retrouvera ses droits à l'immortalité.
L'infidèle Jacob perdroit son rang suprême !
Mais entrons dans ce camp ; voyons tout par nous-même.

NADAB.

Arrêtez !

MOÏSE.

Et pourquoi ?

NADAB.

Pour soustraire au danger
Des jours qu'au prix des miens je voudrois protéger.

MOÏSE.

Vous !

NADAB.

Je dois l'avouer...

MOÏSE.

Eh bien !

NADAB.

Dans votre absence
Le camp, s'abandonnant à l'aveugle licence,
A rejeté vos lois.

MOÏSE.

Par David annoncé,
Dieu ! ne retranche point l'avenir menacé !

NADAB.

Écoutez un moment.

MOÏSE.

Laisse-moi, téméraire.
J'ai prévu ta foiblesse, Aaron! malheureux frère,
Qu'as-tu fait?

NADAB.

Permettez que je guide vos pas.

MOÏSE.

Non : j'affronterai seul tes coupables soldats;
Demeure : ou va plutôt, car j'entrevois ton crime,
Dans son bercail impur va chercher la victime
Dont le sang répandu peut encor te sauver.

NADAB.

Ne vous obstinez pas, Moïse, à tout braver.
J'irai vous annoncer aux troupes alarmées.

MOÏSE.

Tu n'es plus le soldat du Seigneur des armées.

NADAB.

Vous repoussez mon bras.

MOÏSE.

Qu'ai-je besoin de toi?
L'ange exterminateur marchera devant moi.

(Moïse sort.)

Append. XXII.

SCENE III.

NADAB, *seul.*

Moi, livrer aux bourreaux une femmme éplorée,
Que plutôt par l'enfer mon âme dévorée....

SCENE IV.

NADAB, ARZANE.

ARZANE.

N'espérant plus, Nadab, votre prochain retour,
J'avois quitté ces lieux avec la fin du jour :
Vainement sur vos pas j'ai fait voler Nébée.
Dans mes pensers amers tristement absorbée,
J'ai mouillé quelque temps ma couche de mes pleurs :
La nuit, en accroissant mes nouvelles douleurs,
A redoublé ma crainte et je suis revenue
Aux bords où, je le vois, vous m'avez attendue.

NADAB.

Arzane, de nos jours, le sort est éclairci :
Avec moi, dans l'instant, Moïse étoit ici.

ARZANE

Ici ! quelle fureur sera bientôt la sienne !

NADAB.

Il menace déjà votre vie et la mienne.

ARZANE.

Eh bien ! que ferez-vous ?

NADAB.

Ce que j'avois promis.
Devenez mon épouse, et mes nombreux amis,
Annonçant aux soldats la fertile Idumée,
Rangeront à vos pieds le conseil et l'armée.
Je ferai plus : il faut à la fille d'Edom
Un époux revêtu des pompes de Sidon.
Demain, pour égaler l'honneur de ma conquête,
L'huile sainte des rois coulera sur ma tête.
Donnez par votre amour une âme à mes projets,
Et j'abaisse Moïse au rang de mes sujets.

ARZANE.

(A part.) (Haut.)
Ciel ! le dessein est grand ! je le pense moi-même,
Il n'est pour vous, Nadab, d'abri qu'au rang suprême,
Mais mesurez la cime avant que d'y monter ;
Dans l'arène glissante où vous voulez lutter,
En songeant au succès, prévoyez la défaite.
Pourrez-vous étouffer la voix d'un vieux Prophète,
Parlant au nom des Cieux à des hommes tremblants,
Dans l'imposant éclat de ses longs cheveux blancs ?

NADAB.

Si vous m'aimez, alors tout me sera facile.

ARZANE.

Voulez-vous d'un esprit aussi ferme qu'habile
D'un pouvoir souverain créer les éléments ?
De la foi d'Israël changez les fondements,
Si le peuple, poussé vers des dieux qu'il appelle,
Est plus que vous encore à Moïse rebelle,
Les Juifs, craignant ce chef implacable et jaloux,
Pour se sauver de lui se donneront à vous.
Tout indique à vos yeux la route qu'il faut suivre :
Onze de vos tribus aujourd'hui veulent vivre
Sous le dieu d'Amalec : secondez leurs efforts ;
Dans cette Arche nouvelle enfermez des ressorts ;
A des miracles feints, opposez des miracles ;
Comme Moïse ayez des prêtres, des oracles,
Et bientôt le Soleil vous verra dans ces lieux
Le pontife et le roi d'un peuple glorieux.

NADAB.

Nadab lâche apostat ! Arzane envain l'espère !
Vous-même chérissez les dieux de votre père :
Si je vous proposois aussi de les quitter ?

ARZANE.

Quand auprès d'Astarthé je voudrois m'acquitter

Des tendres et doux vœux que son culte réclame,
La foiblesse me sied : et que suis-je ? Une femme !
Mais un homme au-dessus des vulgaires mortels
Prend conseil de sa gloire et choisit ses autels.
Votre Dieu vous menace et sa loi vous condamne :
Vous ne pouvez régner que par le dieu d'Arzane.
Régnez sur elle ; allez au premier feu du jour
Chercher votre couronne au temple de l'amour,
Et tandis qu'Amalec frappera la victime,
Vous offrirez des fleurs : ce n'est pas un grand crime.

NADAB.

Ô magique serpent ! décevante beauté,
Par quels secrets tiens-tu tout mon cœur enchanté ?
Es-tu fille d'Enfer ou des Esprits Célestes,
Réponds-moi ?

ARZANE.

Du malheur je suis les tristes restes.
Suppliante à vos pieds, sans trône et sans époux,
Je n'ai d'autre soutien ni d'autre espoir que vous.

NADAB.

C'en est fait : il le faut ! À toi je m'abandonne !
Qu'importe le poison quand ta main me le donne
Mais en goûtant au fruit, présent de ton hymen,
Du moins entre avec moi sous les berceaux d'Éden,
Ève trop séduisante ; au jardin des délices
Que nos félicités précèdent nos supplices.

Tû ne m'as point encor révélé tes secrets,
Et même en ce moment tes regards sont muets.
Un mot peut tout fixer dans mon âme incertaine.
Dis : ai-je mérité ton amour ou ta haine ?
Si tu l'aimes, Nadab est prêt à s'immoler.

ARZANE.

Que faire ?

NADAB.

Explique-toi.

ARZANE.

Je ne saurois parler.

NADAB.

M'aimes-tu ? m'aimes-tu ? divine Amalécite ?

ARZANE.

Ma voix s'éteint...

NADAB.

Promets à ce cœur qui palpite
Que demain à l'autel...

ARZANE.

A l'autel de mes dieux ?...

NADAB.

O douleur !

ARZANE, à part.

En formant un hymen odieux
Du moins perdons Jacob.

NADAB, à part.

Dans ta juste colère
Ne te souviens, Seigneur, que d'Abraham mon père.
(A Arzane.)
Achevons !

ARZANE.

Vous m'aimez.

NADAB.

Ah ! cent fois plus que moi,
Puisqu'aux feux éternels je me livre pour toi !

ARZANE.

Vous dites que demain au lever de l'aurore,
À l'autel de mes dieux...

NADAB.

Je n'ai rien dit encore.

ARZANE.

Je mourrai donc !

SCÈNE V.

NÉBÉE, ARZANE, NADAB.

NÉBÉE, accourant précipitamment.

Fuyez, le péril est pressant :
Tout prend autour de vous un aspect menaçant.
Je veillois près d'ici dans mon inquiétude,
Quand j'ai vu s'avancer vers cette solitude,
A pas lents et légers, Caleb avec Lévi.
De cent prêtres armés ce cruel est suivi ;
Leurs yeux sinistrement étincellent dans l'ombre,
Ils se parlent tout bas d'une voix triste et sombre.
J'ai surpris quelques mots de leur noir entretien :
De vous donner la mort ils cherchent le moyen.

NADAB.

Contre vos jours, Arzane, un lévite conspire ?
Tout est fini, demain je vous rends votre empire.
De Pharaon vaincu prenez le plus beau char ;
Des soldats éblouis enchantez le regard.
Je vous déclarerai mon épouse adorée ;
Du sceptre d'Ésaü vous serez décorée.
D'Édom et de Jacob que les dieux fraternels
Soient enfin encensés sur les mêmes autels.

(Arzane et Nébée sortent par un côté du théâtre ; Nadab les suit de loin pour les protéger contre les lévites qui entrent sur la scène du côté opposé : il s'arrête quand Arzane a disparu, et parle aux lévites du fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

NADAB, CALEB, CHŒUR DE LÉVITES.

NADAB.

Lévites ! je me ris de vos sourdes pratiques ;
Je brave vos poignards et crains peu vos cantiques.
Vous m'y forcez ; je vais aussi porter des coups :
Que le crime et la honte en retombent sur vous !

SCÈNE VII.

CALEB, CHŒUR DE LÉVITES.

UN LÉVITE.

Quel reproche insensé ! quelle voix ! Ce profane
Ne craint plus d'annoncer ses projets pour Arzane.

CALEB.

Josué m'avoit dit que notre auguste chef
Devoit attendre Aaron au tombeau de Joseph ;
Je venois avec vous lui porter nos épées,
Au sang de l'ennemi plus d'une fois trempées :
Mais déjà dans le camp il aura pénétré.

LE MÊME LÉVITE.

Au négligent pasteur l'aigle enfin s'est montré.

CALEB.

Adultère Israël, dans ton brutal caprice,
Tu désertes d'Abel l'innocent sacrifice,
Et, cessant d'immoler la colombe et l'agneau,
Du meurtrier Caïn tu rejoins le troupeau!
Vous par qui l'esprit saint s'explique et prophétise,
Prêtres sacrés! avant d'aller trouver Moïse,
Que l'ange du Seigneur, dans ce ciel de saphirs,
Porte jusqu'au Très-Haut nos chants et nos soupirs.
La lune est au milieu de sa belle carrière,
Et c'est l'heure où des nuits nous offrons la prière.

CALEB.

PRIÈRE.

Dieu, dont la majesté m'accable,
Pure essence, divine ardeur,
Qui peut comprendre la grandeur
De ton nom incommunicable.

Je me retire à ta lumière,
Au tabernacle de ta loi:
Des nuits où nous veillons pour toi,
C'est peut-être ici la dernière.

Si nous tombons dans les tempêtes
Qu'excitent de noirs assaillants,
Nous dormirons près des vaillants
Un glaive placé sous nos têtes.

Mais que plutôt par toi nos bras soient affermis,
Et de tes saints dissipe les alarmes;
Par la bride et le mors dompte tes ennemis.

LES LÉVITES, tirant leurs épées qu'ils élèvent vers le ciel en fléchissant le genou.

Bénis nos armes!

CHŒUR DES LÉVITES.

CHANT NOCTURNE.

Les cieux racontent la gloire
Du souverain créateur.
La nuit garde la mémoire
Du sublime ordonnateur
Qui fit camper sous ses voiles
Cette milice d'étoiles
Dont les bataillons divers,
Dans leur course mesurée,
Traversent de l'empirée
Les magnifiques déserts.

UN LÉVITE.

Le soleil, élevant sa tête radieuse,
Ferme de ce grand chœur la marche harmonieuse:
Ainsi, de l'autel d'or franchissant le degré,
Un pontife éclatant et consomme et termine
Une pompe divine
Dans un temple superbe au Seigneur consacré.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Image de la mort du juste,
Douce nuit où du ciel éclate la beauté,
Se peut-il que l'impie en son iniquité
Profane ton silence auguste?

(On entend la musique du camp.)

UN LÉVITE.

Ah! quels horribles sons s'échappent de ce lieu!
Oh! de l'enfer détestable puissance!
Dans ce camp perverti c'est Baal qu'on encense,
Ici nous prions le vrai Dieu!

(Moment de silence pendant lequel on entend une seconde fois la musique du camp.)

UN AUTRE LÉVITE.

Méchants! votre hymne criminelle
De la nuit des enfers ranime tous les feux:
Vous invoquez Satan, qu'il exauce vos vœux!
Tombez dans la nuit éternelle.

(Nouveau silence et musique du camp.)

UN TROISIÈME LÉVITE.

Ah! retournez plutôt à vos devoirs,
Esclaves malheureux des femmes étrangères.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Prions pour eux, ce sont nos frères:
Ils ont bu comme nous le vin de nos pressoirs,
Et sucé le lait de nos mères!

PRIÈRE GÉNÉRALE, prononcée par Caleb.

N'écoute point dans ta colère,
O Dieu ! le cri de ces infortunés ;
Prends pitié de leurs nouveau-nés ;
Donne la paix à leur misère.

Que le bruit des astres roulants
Te rende sourd aux clameurs de l'impie ;
Et n'entends que la voix qui prie
Pour le péché de tes enfants.

La fraîche et brillante rosée,
Au bord des flots les tamarins en fleur,
Le vent qui, perdant sa chaleur,
Glisse sur la mer apaisée,

Tout rit. Du firmament serein
S'ouvre à nos yeux le superbe portique :
O Dieu ! sois doux et pacifique,
Comme l'ouvrage de ta main !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCENE PREMIERE.

MOÏSE, AARON, DATHAN, VIEILLARDS ET CHEFS D'ISRAEL.

MOÏSE.

Terre, frémis d'horreur! Pleurez, portes du ciel!
Sur la fleur de Juda l'enfer vomit son fiel...
La maison de Jacob, par Nadab corrompue,
Aux princes des démons ici se prostitue;
Et déjà, consultant les devins et les sorts,
Rugit devant ses dieux comme au festin des morts.

AARON.

Moïse, ma douleur à la vôtre est égale.
Sitôt que Josué, dans cette nuit fatale,
Est venu m'annoncer votre étonnant retour,
J'ai rassemblé ces chefs, et par un long détour,
Choisissant avec eux les routes les plus sombres,
Je vous ai rencontré seul, errant dans les ombres.

Daignez me pardonner si, malgré vos efforts,
J'ose vous ramener à ces tranquilles bords.
Le conseil des vieillards comme moi vous conjure
D'éviter d'Amalec la faction impure.
Vos jours sont menacés! A des hommes ingrats
La nuit qui règne encore a dérobé vos pas :
Que de périls divers pour mon fils et mon frère!

MOÏSE.

Ne pleurez pas sur moi; pleurez d'un cœur sincère
Sur ce peuple infecté du poison de l'erreur,
Et que Dieu va punir dans toute sa fureur.
Profitez, ô vieillards, du moment qui vous reste,
Et détournez Nadab de son projet funeste.

UN VIEILLARD.

Hélas! nous voudrions secourir Israël,
Mais Dieu même a rompu son pacte solennel.

MOÏSE.

Peuple de peu de foi! vous doutez des oracles!
Vos yeux ont oublié l'éclat de cent miracles!
Dieu vous semble impuissant dans vos dégoûts amers,
Et du haut de ce roc on aperçoit les mers
Naguères sous vos pas par Moïse entr'ouvertes,
Et de la manne encor vos tentes sont couvertes!
Seigneur! ils ont osé murmurer contre toi,
Te trahir à l'instant où j'apportois la loi

Qui promet à Jacob une terre féconde,
Le sceptre à ses enfants et le Sauveur au monde !

AARON.

Béni soit l'Éternel qui ne trompe jamais !

DATHAN.

Et pourquoi donc ce Dieu, si prodigue en bienfaits,
Égara-t-il nos pas au désert où nous sommes?

MOÏSE.

Pour t'enseigner les maux et les vertus des hommes ;
Pour former aux combats nos foibles légions
Dans le mâle berceau de l'aigle et des lions.
Toi qui jusqu'au Très-Haut veux porter ton délire,
T'assieds-tu près de lui dans le céleste empire?
Vis-tu le Créateur dans les premiers moments
De ce vaste univers creuser les fondements,
Des vents et des saisons mesurer la richesse,
Et jusque sous les flots promener sa sagesse?
Des portes de l'abîme as-tu posé le seuil ?
As-tu dit à la mer : « Brise ici ton orgueil ? »
Misérable Dathan ! quoi ! vermisseau superbe,
Tu veux comprendre Dieu quand tu rampes sous l'herbe !
Admire et soumets-toi : le néant révolté
Peut-il dans ses desseins juger l'éternité ?

UN CHEF.

J'entends des pas ; vers nous quelqu'un se précipite.

AARON.

Qui s'avance? Est-ce toi, mon fils?

UN VIEILLARD.

C'est un lévite.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

Interprète du ciel, confident d'Éloë,
Moïse, je vous cherche : au nom de Josué,
Du progrès de nos maux j'accours pour vous instruire.
L'ouvrage de vos mains est prêt à se détruire;
Le camp vous a proscrit, et ces chefs assemblés,
S'ils reviennent à vous, seront tous immolés.
Marie avec Caleb, retirés vers l'oracle,
S'efforcent de sauver le sacré tabernacle.
Ici même l'aurore et le nouveau soleil
Des noces de Nadab mèneront l'appareil :
Une idole y sera brillante et parfumée,
Et soudain les tribus marchent vers l'Idumée.
Déjà l'on a donné le signal du départ;
On abaisse la tente; on lève l'étendard;
Et le lâche Israël, que corrompent des traîtres,
Va fuir en reniant le Dieu de ses ancêtres.

LES VIEILLARDS, à Moïse immobile qui commence à sentir l'inspiration.

O Moïse!

AARON.

Il redit l'oracle du saint lieu,
Et pour l'homme attentif il est l'écho de Dieu!

LES VIEILLARDS.

Écoutons!

MOÏSE, inspiré.

Anathème à ta race volage,
Jacob! si par tes mains tu te fais une image.
Que maudit soit ton champ, ton pavillon, ton lit,
Et que sur Gelboë ton figuier soit maudit,
Tombant dans l'avenir d'abîmes en abîmes,
De malheurs en malheurs et de crimes en crimes,
Un jour on te verra couronner tes forfaits
En égorgeant l'Agneau descendu pour la paix.
Alors, peuple proscrit dispersé sur la terre,
Tu traîneras partout ta honte et ta misère;
Tu viendras pauvre et nud, enfant déshérité,
Pleurer sur les débris de ta triste cité,
Dans ces débris épars trouver pour ton supplice
D'un Dieu ressuscité la tombe accusatrice,
Et mourir de douleur près du seul monument
Qui n'aura rien à rendre au jour du jugement.

LES VIEILLARDS.

Ciel!



AARON.

Arrachons Nadab à son indigne flamme.
Je l'ai fait appeler pour attendrir son âme ;
Sans doute il va venir, il m'obéit encor.

(A Moïse.)

Prêtez-moi de vos vœux le fraternel accord ;
Brisez de Jéhovah la flèche dévorante ;
Éteignez le courroux dans sa Droite fumante
Vous avez comme moi de chers et doux liens ;
Pensez à vos enfans, vous prierez pour les miens.

MOÏSE.

Il reste au Tout-Puissant une tribu fidèle,
Je vais m'y réunir ; je marche où Dieu m'appelle.

AARON.

Prophète, que Nadab ne soit pas condamné !
Si mon fils est coupable, il est infortuné.

MOÏSE.

Vous allez voir Nadab ; eh bien ! qu'il se repente,
Que du chemin du crime il remonte la pente.
Ce qu'il dénie au ciel, tâchez de l'obtenir ;
J'attendrai vos succès pour régler l'avenir.
Adieu. Lévites saints, je vous porte ces Tables,
Que souilleraient ici des hommes détestables.

(Il prend les Tables de la Loi au tombeau de Joseph et s'éloigne, suivi du lévite.)

DATHAN, aux vieillards

Et nous, sans redouter sa menace et ses cris,
De l'union d'Arzane acceptons le haut prix.

(Il sort avec les chefs et les vieillards.)

SCENE III.

AARON seul.

Tout fuit ! Moment affreux ! La céleste colère
Me laisse seul chargé du destin de la terre.
Pourrai-je triompher d'un amour criminel ?
Sauverai-je mon fils, en sauvant Israël ?
O père des humains, inspire ma tendresse !

SCÈNE IV.

AARON, NADAB.

NADAB, parlant à des soldats qu'on ne voit pas.

Fidèles compagnons que mon sort intéresse,
Je ne crains plus ici les prêtres conjurés ;
N'allez pas plus avant ; vous, Ruben, demeurez.

AARON.

Approche, infortuné ; dans le sein de ton père
Viens confesser ta faute et cacher ta misère.

NADAB.

Ciel ! qui savez mes maux, fortifiez mon cœur !
(A Aaron.)
Vous me désirez voir ?

AARON.

Ferois-tu mon malheur,
Toi, dont j'ai soutenu la pénible jeunesse?
Instruisant ton berceau, protégeant ta foiblesse,
C'est moi qui le premier t'appris le divin nom,
Du Dieu que tu trahis pour la fille d'Édom.
Non, mon fils bien-aimé n'est point inexorable;
Il m'entendra.

NADAB.

Aaron, votre bonté m'accable.
Craignez mon désespoir ; ne me commandez pas
De conduire aujourd'hui mon Arzane au trépas.

AARON.

Tu peux aimer encor cette femme étrangère ?

NADAB.

Comme en ses jeunes ans vous aimâtes ma mère.
Me condamnerez-vous ?

AARON.

Je te plains seulement;
Je te viens consoler dans ton égarement.
Quel mortel ne fut point éprouvé dans sa vie ?

Chaque jour, à nos cœurs une joie est ravie :
J'ai vu mourir ta mère, et, plein de mes regrets,
Du Seigneur en pleurant j'adore les décrets.
Sache donc, s'il le faut, pour t'épargner un crime,
Souffrir qne le ciel rompe un nœud illégitime.

NADAB.

Ma parole est liée.

AARON.

Aurois-tu donc promis
D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis?

NADAB.

J'ai promis de sauver celle qu'on a proscrite.

AARON.

Ainsi ton cœur se tait quand je le sollicite.

NADAB.

Ne cherchez plus le fils sorti de votre sang.
Un noir feu me consume et s'attache à mon flanc,
J'offre de tous les maux l'assemblage bizarre,
Je pleure, je souris, et ma raison s'égare;
Je touche également aux vertus, aux forfaits;
Des sépulcres, la nuit, je viole la paix;
Altéré de combats, quelquefois, j'en frissonne.....
J'irois du roi des rois attaquer la couronne!
Puis, reprenant soudain des sentiments plus doux,
Je songe à votre peine et je gémis sur vous.

Long-temps dans ce chaos je tourne, je me lasse.
Enfin, quand mon délire et s'apaise et s'efface,
Dans mon cœur éclairé d'un tendre et nouveau jour
Je ne retrouve plus que mon funeste amour.

AARON.

Formidable peinture! étrange frénésie!
Serois-tu donc, Nadab, la victime choisie?
Reviens, prodigue enfant, à tes champs nourriciers.
Si le ciel te frappoit, parjure à tes foyers!
Sur ma tête plutôt que ton péché retombe.
Moi, marqué pour la mort, je creuserois la tombe
De cet enfant chéri dont les saintes douleurs
A mon dernier linceul réservoient quelques pleurs!
Jeune guerrier, ma main desséchée et débile
Viendroit t'ensevelir dans ce sable stérile!
Mes os, à ce penser, ont tressailli d'effroi.
Dieu d'Abraham, Dieu Fort, Dieu Bon, épargne-moi!
Ne me demande pas, Souveraine justice,
Même pour m'éprouver, un cruel sacrifice;
Je me dirois toujours, tremblant et peu soumis :
« Si l'ange va tarder, que deviendra mon fils? »
Je n'ai point, j'en conviens, la fermeté d'un père;
J'ai plutôt la foiblesse et le cœur d'une mère.
Rachel pleura ses fils au tombeau descendus;
Rien ne la consola, parce qu'ils n'étoient plus.

NADAB.

Père compatissant!

AARON.

Enfant de ma tendresse,
N'es-tu pas le soleil qui charme ma vieillesse?
La lumière du jour, le doux rayon des cieux,
Qui réchauffe mon cœur, qui réjouit mes yeux?
Si Nadab à ton joug, Seigneur, est indocile,
Tout homme est ton ouvrage, et tout homme est fragile.
Dans ta miséricorde attends le criminel.
O Dieu! sois patient : n'es-tu pas éternel?

NADAB.

Malheur à moi! d'Aaron je vois couler les larmes!
Il faut de l'étrangère oublier tous les charmes.
Mon père, entre tes bras recueille ton enfant;
Sur ton paisible sein presse mon sein brûlant;
Que j'y trouve un asile, et que dans la tempête
Tes bénédictions reposent sur ma tête.

AARON.

Honneur de mes vieux ans, couronne de mes jours,
Donne à ton repentir un large et libre cours;
Laisse à ton père Aaron achever la victoire.
Nadab, tu t'attendris; tes pleurs feront ma gloire.
Prie avec moi le Dieu que tu voulois quitter :

(Il prie.)

« Dieu clément, contre nous cesse de t'irriter;
» Reçois dans ton bercail la brebis égarée,
» Par des loups ravissants à moitié déchirée. »

As-tu prié, mon fils? Es-tu calmé? Sens-tu
Cette tranquillité que nous rend la vertu?
Moïse nous attend prosterné sur la pierre;
Viens avec le prophète achever ta prière.
Gravissons du Sina les rocs silencieux,
Et pour trouver la paix rapprochons-nous des cieux.

(Il entraîne Nadab, et tout à coup il aperçoit Arzane.)

Quel fantôme envieux épouvante ma vue!

SCENE V.

AARON, NADAB, ARZANE.

ARZANE, à Nadab.

Ma présence est ici sans doute inattendue;
Mais pardonnez, Nadab, si la fille des rois
Demande à vous parler pour la dernière fois.
On dit que dans ces lieux, écoutant votre père,
Recevant ses conseils, cédant à sa colère,
Vous allez, par ma mort, noblement consentir
Au pardon qu'on promet à votre repentir.
Voilà ce que Dathan s'est hâté de m'apprendre.
A des reproches vains je ne sais point descendre;
Je dédaigne la vie, et je viens seulement
Entendre mon arrêt, subir mon jugement.

NADAB.

Arzane!

AARON.

Quelle femme insolente et rebelle
Ose mêler sa voix à la voix paternelle?
Du sang et du devoir respecte le lien,
Mon fils.

ARZANE.

Nadab, aussi ne me devez-vous rien?
Moi, des rois d'Amalec et la veuve et la fille,
Je vous livrois mes dieux, mon peuple et ma famille.
Falloit-il, puisqu'enfin vous vouliez m'immoler,
Par des aveux trompeurs chercher à me troubler,
A ternir sur mon front l'éclat du diadème?

NADAB.

Soupçonner mon amour! j'en appelle à vous-même:
Que diriez-vous, Arzane, en cet affreux moment,
Si je vous accusois de me tromper?

ARZANE, surprise et troublée.

Comment!
Qui? moi?

AARON, à Nadab.

N'en doute pas, c'est le ciel qui t'inspire.
A perdre les Hébreux cette étrangère aspire,
Sans partager ta flamme. Altier, dur et moqueur,
Son regard a trahi le secret de son cœur.

Elle te hait, Nadab, comme elle hait ta race.
Aussitôt qu'à tes yeux elle aura trouvé grâce,
Tu la verras, quittant un langage suspect,
Redevenir pour toi la veuve d'Amalec.
Tes fils, dignes enfants de cette digne mère,
Sortiront de son sein en maudissant leur père;
Et peut-être, effaçant le crime de Caïn,
Ils lèveront sur toi leur parricide main.

ARZANE, à part.

Ne laissons pas la haine altérer mon visage.
(Haut.)
Le ciel lit mieux au fond de ce cœur qu'on outrage.

NADAB.

Aaron auroit-il dit la triste vérité?

ARZANE.

Que son reproche, hélas! n'étoit-il mérité!
Je m'égare.....

NADAB.

Achevez!

ARZANE.

Un dieu qui m'humilie,
Me force à révéler ma honte et ma folie.
Cruel, quand sans remords, tu manques à ta foi.....

AARON, l'interrompant.

Nadab, crains des aveux qui ne trompent que toi.

ARZANE.

Jusqu'au fond du tombeau bénissant ta mémoire.....

AARON, l'interrompant.

Regarde-la, mon fils, pour cesser de la croire.

ARZANE.

Je ne regretterai, dans le sombre séjour,
Que de ne pouvoir plus t'exprimer mon amour!

NADAB.

Aveux délicieux! douce et divine flamme,
Qui pénètre et descend dans le fond de mon âme!
Qu'est-ce que l'univers au prix d'un tel bonheur?
Et qu'importe Moïse et toute sa grandeur,
Et les desseins du ciel et le sort de terre?
Nadab sûr d'être aimé redevient téméraire.

AARON.

Quel blasphème est sorti de ta bouche, ô Nadab!

(Arzane s'incline aux pieds d'Aaron; Aaron la repousse.)

Fuis, exécrable enfant de Loth et de Moab,
Et reçois pour présent de l'hymen qui s'apprête
La malédiction dont je frappe ta tête.

(Arzane se relève.)

NADAB, égaré tout le reste de la scène.

(Arzane le prend par la main)

Femme, as-tu disparu? Ta main brûle ma main.

ARZANE.

Des tentes d'Israël c'est ici le chemin.

AARON.

N'engage pas mon fils dans le sentier du crime.

NADAB.

Arzane, suis mes pas..... Évite cet abîme.
J'entends gronder la foudre, et la terre a tremblé.

AARON.

Malheureux, par l'enfer ton esprit est troublé.

NADAB.

Silence!..... c'est sa voix, c'est la voix de Moïse.

AARON.

Il te montre la terre à tes aïeux promise.

NADAB.

Il fait rouler du Nil les flots ensanglantés,
L'ange pâle des morts se tient à ses côtés,
Le feu du ciel descend sur ma tête profane.

AARON.

Demeure avec Aaron.

NADAB.

Il a maudit Arzane!

AARON.

Il bénira Nadab.

NADAB.

Rejeté loin du port,
D'Arzane désormais je partage le sort.

AARON.

Ne revendique point l'anathème d'un père.
J'anéantis l'arrêt l'ancé dans ma colère,
S'il atteint jusqu'à toi.

NADAB.

Vous ne le pouvez plus :
Par le Dieu paternel vos vœux sont entendus.

(Il suit Arzane.)

Astarthé, qu'à tes chants notre union s'achève :
Marchons ; l'autel est prêt et l'aurore se lève.

AARON.

Arrête !

NADAB.

Il est trop tard !

AARON.

Viens :

NADAB.

Je suis entraîné.

AARON.

Dieu te pardonnera.

NADAB.

Vous m'avez condamné.

AARON, *à Marie qui s'avance à la tête des chœurs.*

Ma sœur, secourez-moi ! Priez tous ! Au prophète,
Pour racheter mon fils, je vais offrir ma tête.

SCENE VI.

MARIE, CALEB, CHŒUR DE LÉVITES, CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(*Le jour commence à paroître : Les lévites, ceints de leurs épées, tiennent dans la main droite un bâton blanc, et dans la gauche une trompette. Quatre lévites portent le tabernacle qu'ils ont enlevé du camp. Les jeunes filles israélites portent des harpes et des tambourins.*)

CALEB.

Moïse nous ordonne au matin renaissant
D'aller le retrouver près du puits d'Élissan,
Tandis qu'à nos autels les vierges retirées
Rediront au Seigneur les plaintes consacrées.
Partons. Que de l'enfer soit confondu l'orgueil !

MARIE.

Mais de Joseph ici laissons-nous le cercueil ?

Verra-t-il des faux dieux les infâmes emblèmes ?
Non : les morts ont horreur de ces dieux morts eux-mêmes.
Dérobons ce cercueil, et courons le cacher
Auprès du tabernacle à l'abri d'un rocher.
C'est Jacob tout entier qui fuit l'Idolâtrie :
Les enfants, les tombeaux font toute la patrie.

(Caleb, à la tête des lévites, Marie, à la tête des jeunes filles israélites, gravissent le Sina. Six lévites enlèvent le cercueil de Joseph ; quatre autres lévites portent le tabernacle. L'aurore paroît ; les lévites sonnent de temps en temps de la trompette. Les deux chœurs se groupent diversement sur les rochers et chantent ou déclament en marchant ce qui suit.)

CHŒUR DES LÉVITES.*

Emportons les os de nos pères ;
De nos trésors c'est le plus beau :
Joseph vivant fut trahi par ses frères,
Ne trahissons point son tombeau.

CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

Nous gardons la douceur de nos foyers antiques,
Dans les champs de l'exil et sous de nouveaux cieux,
En conservant nos autels domestiques
Et les cendres de nos aïeux.

DEUX LÉVITES.

Quel pouvoir est le sien ! que d'œuvres redoutables
Moïse, aimé du ciel, accomplit à la fois !

DEUX JEUNES FILLES.

Il commande : la mer aux vagues indomptables,
Comme un enfant docile, exécute ses lois.

Append. XXII.

CALEB.

Que notre bouche répète,
Au fracas des tambours, au son de la trompette,
L'hymne qu'au bord des flots chantoit en son honneur
Marie, instruite du Seigneur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime :
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,
Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

UNE ISRAÉLITE.

Mezraïm disoit dans sa rage :
« Frappons les Hébreux fugitifs ;
» La mer ne leur ouvre un passage,
» Que pour nous livrer nos captifs.
» Qu'Israël au joug indocile,
» De nos murs pétrissant l'argile,
» Accomplisse ses vils destins ;
» Et que la Juive la plus fière
» S'épuise à broyer sous la pierre
» Le pur froment de nos festins. »

UN LÉVITE.

Le Seigneur entendit ces clameurs insolentes,
Et se levant soudain,
Sur la mer partagée en deux voûtes roulantes
Il étendit sa main.

UN AUTRE LÉVITE.

De la mer aussitôt les ondes suspendues
Cèdent au bras puissant,
Et sur les Égyptiens les vagues épandues
Tombent en mugissant.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Oh! quel spectacle!
Les chars, les javelots,
Engloutis au sein des flots,
Les hurlements et les sanglots,
La noire mort croissant dans ce chaos,
Du vengeur d'Israël attestent le miracle.

CHŒUR DES JEUNES ISRAÉLITES.

Oh! des méchants inutiles complots!

CHŒUR DES LÉVITES.

Oh! quel spectacle!

UN LÉVITE.

Des ossements muets les arides monceaux
S'entassèrent au bord où tant de voix gémirent

UNE ISRAÉLITE.

Les princes de Tanis aux enfers descendirent,
Comme une pierre au fond des eaux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,

Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

MARIE.

Du favori de Dieu vive l'antique gloire,
Qui présage à nos cœurs sa nouvelle victoire!
Que du lâche Éphraïm nos concerts méritants
Attirent les regards sur ces sommets distants;
Qu'il voie avec remords nos cohortes fidèles
Couronnant du Sina les roches éternelles,
Abraham et Jacob penchés du haut des cieux,
Les anges se mêlant à nos hymnes pieux,
Et Moïse à l'écart, prosterné sur la poudre,
Suppliant le Seigneur et retenant la foudre.

(*Les chœurs disparoissent peu à peu derrière les rochers.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

NADAB, DATHAN.

(Dans cet acte, Nadab est revêtu d'armes brillantes et porte le manteau royal.)

DATHAN.

Votre absence, Nadab, va surprendre l'armée;
Elle en paroît déjà justement alarmée :
Objet de tant de vœux vous les devez combler.

NADAB.

N'est-ce donc pas ici qu'on se doit assembler?

DATHAN.

Sans doute, mais du camp que votre absence trompe
Il ne vous convient pas de devancer la pompe.
Montrez-vous radieux aux soldats satisfaits.

NADAB.

Sais-je ce que je veux? Sais-je ce que je fais?

A ces bords où mes pas et mes destins s'enchaînent
L'amour et le remords tour à tour me ramènent.

DATHAN.

Cachez du moins le trouble où flotte votre esprit.

NADAB.

Que plutôt sur mon front ce trouble soit écrit.

DATHAN.

Les conseils éternels ont rejeté Moïse;
Et c'est vous à présent que le ciel favorise.

NADAB.

Pure religion, dont je souille l'autel,
J'entends en ce moment ton soupir maternel.
Combien j'étois heureux quand tes chastes entraves
Au pied d'un Dieu jaloux tenoient mes sens esclaves,
Quand un simple bandeau, déroulé par ta main,
Sous un lin virginal cachoit mon front serein.
Dathan, j'ai tout perdu par ma coupable audace,
J'ai trahi le passé, l'avenir et ma race.
Oh! que le premier crime est pesant sur le cœur!

DATHAN.

Calmez l'emportement d'une injuste douleur:
Aux rives de Séïr tout vous sera prospère.

NADAB.

Je ne chanterai point dans la terre étrangère.

DATHAN.

Sous le manteau des rois le chagrin est léger.

NADAB.

Que ne suis-je vêtu du sayon du berger!
Et que n'ai-je innocent, au jour de la tempête,
Une pierre au désert pour reposer ma tête!

DATHAN.

Venez : pour votre hymen tout s'apprête en ce lieu.

NADAB.

Il ne manque à l'autel que mon père et mon Dieu.

DATHAN.

Éloignez ces ennuis : voilà, plein d'espérance,
Au-devant de vos pas le peuple qui s'avance.

NADAB.

Quel charme! Quel éclat! Fuyez, tristes remords!
L'aspect de la beauté me rend tous mes transports.

SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, DATHAN, CHOEUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES, SOLDATS, PEUPLES, ETC.

(Arzane paroît traînée sur un char; onze drapeaux annoncent les onze tribus présentes au sacrifice. Les jeunes Amalécites déposent au milieu du théâtre un autel sur lequel on voit une idole : elles placent devant cet autel un trépied allumé; quelques-unes tiennent les corbeilles des offrandes. Dathan porte le flambeau nuptial et Nébée le vase à l'encens.)

NADAB, à Arzane.

Arzane, qu'au bonheur l'heureux Nadab invite,
Sous le sceptre d'Édom rangez l'Israélite.

(Aux soldats.)

Soldats, que votre sort à mon sort doit unir,
N'accusez plus vos chefs : tous vos maux vont finir.
Vous avez demandé des dieux dont la puissance
Vous guidât à des lieux de paix et d'abondance,
Où vous pussiez fixer, à l'abri des tyrans,
Vos tombeaux voyageurs et vos berceaux errants :
Ces biens qu'en soupirant vous espériez à peine
Vous sont tous accordés par une grande reine.
Née aux monts de Séïr, du sang de nos aïeux,
Elle va réunir notre race et nos dieux.

UN DES CHEFS DES SOLDATS.

Qu'Arzane et que Nadab règnent pour nos délices,
Et conduisent nos pas sous des cieux plus propices.

UN DES PRINCES DU PEUPLE.

Sauvez-nous du désert ; nous vous en prions tous,
Et faites-nous des dieux qui marchent devant nous.

NADAB, à Dathan.

Cher Dathan, préparez la pompe nuptiale.

ARZANE, à part.

Je règne et meurs.

NADAB, à part.

D'où sort cette nuit infernale ?

(Dathan allume le flambeau nuptial ; les Amalécites déposent les offrandes au pied de l'idole ; le peuple les imite. Nébée présente l'encens à Arzane. Arzane prend l'encens des mains de Nébée, l'élève au-dessus du trépied devant l'idole, et dit :)

ARZANE.

Puissant Dieu d'Amalec, dont Jacob aujourd'hui
Reconnoît la grandeur et recherche l'appui ;
Ouvre tes bras d'airain, ta poitrine enflammée,
Pour verser sur Jacob la faveur réclamée.
O Moloch ! sois propice à tes nouveaux sujets :
Les mères d'Israël payeront tes bienfaits.

(Elle répand l'encens sur le trépied et passe l'urne à Nadab.)

NADAB.

Nadab sacrifier au dragon de l'abîme !

DATHAN.

Le temps fuit.

NADAB.

Puisse-t-il toujours manquer au crime!

DATHAN.

Tous les yeux sont sur vous.

NADAB.

Sinaï ! Sinaï !

ARZANE.

Répandez donc l'encens.

NADAD.

Jacob, je t'ai trahi !

ARZANE.

Achevez.

NADAB.

Je ne puis.

ARZANE.

Qu'attendez-vous?

NADAB.

Mon père.

ARZANE

Couronne mon amour.

NADAB.

Et s'il me trompe?

ARZANE.

Espère.

NADAB.

Pense au Ciel qui me voit.

ARZANE.

Songe à tes derniers vœux.

NADAB.

Consommons le forfait !

MOÏSE, du haut du Sinaï où il apparoît tenant les tables de la loi.

Arrête, malheureux !

(L'urne à l'encens tombe des mains de Nadab : il se fait un moment de silence.)

SCÈNE III.

MOÏSE, NADAB, ARZANE, DATHAN, NÉBÉE, SOLDATS, PEUPLE, etc.

ARZANE.

Jacob ! je reconnois ton malfaisant Génie.

MOÏSE, *toujours sur les rochers.*

De mon front sillonné dernière ignominie !
Veillé-je ou n'est-ce pas l'idolâtre Israël,
Qui d'un monstre du Nil environne l'autel ?
O Tables de la Loi, du Ciel présent insigne,
De vos Commandemens ce peuple n'est plus digne,
Tombez et brisez-vous.

(Il brise les tables de la loi, descend des rochers et marche à l'autel.)

Disparois à mes yeux,
Disparois à jamais, simulacre odieux.

(Il renverse l'autel et l'idole.)

Vous qu'un Ange toujours protège de son aile,
Lévites, accourez : Moïse vous appelle.
Et toi, noble Marie, amène dans ce lieu,
Ton foible bataillon, si puissant devant Dieu.

(Les lévites et les jeunes Israélites, entrant de tous côtés sur la scène, se rangent autour de Moïse.)

NADAB, *tirant son épée.*

Soldats ! livrerez-vous mon épouse à ces traîtres ?
Défendez votre roi contre la main des prêtres.

MOÏSE.

Que tout fidèle Hébreu, par son zèle emporté
D'un repentir soudain, passe de mon côté.

(Le peuple fait un mouvement.)

NADAB.

Infâmes déserteurs !

MOÏSE.

N'écoutez point l'impie,
Et qu'à la voix des Saints Israël se rallie !

(Le peuple et les soldats passent du côté de Moïse.)

NADAB, à Arzane.

Je te défendrai seul, objet cher et cruel,
Contre ce peuple entier, Moïse et l'Éternel.

MOÏSE.

Vengeurs du sanctuaire, entourez la victime,
Et désarmez le bras qu'avoit armé le crime.

(Des lévites environnent Arzane et désarment Nadab, d'autres emmènent Dathan.)

ARZANE.

Cessez, vils meurtriers ; je saurai bien sans vous
Mourir comme une reine. Oui, je vous brave tous.
Heureuse, en expirant, j'ai vengé ma patrie :
C'est par moi que Jacob connoît l'idolâtrie.
Retourne, si tu veux, ô peuple renié,
A ton Dieu dévorant, à ton Dieu sans pitié.
Je te livre à l'arrêt qui déjà te condamne,
Et ton sang va couler après celui d'Arzane.

MOÏSE.

Qu'on l'entraîne.

NADÂB, s'arrachant des mains des lévites et se précipitant vers Arzane.

Sur moi tournez votre poignard.
Arzane que mon corps te serve de rempart;
Permets avec le tien que mon sang se confonde;
Que nos âmes ensemble abandonnent le monde,
Et que le dernier souffle exhalé de mon cœur
Des feux qui me brûloient te porte encor l'ardeur.

ARZANE, le repoussant.

Quoi! jusque dans la mort m'accabler de ta flamme!
Laisse, laisse aux enfers descendre en paix mon âme.
Disons-le maintenant à la face des cieux,
Comme tout Israël tu m'étois odieux.
Fils d'Aaron, dans l'espoir de te perdre toi-même,
J'avois, pour mon supplice, eu la foiblesse extrême
De me vouloir sauver en me donnant à toi;
Mais cet effort étoit trop au-dessus de moi;
Et lorsque de l'amour j'affectois le langage,
Les pleurs le démentoient sur mon pâle visage.
Je suis enfin soustraite à ces secrets tourments;
Le tombeau me dérobe à tes embrassements.
Quel bonheur d'échapper à l'amant qu'on déteste!
Adieu, parjure enfant d'une race funeste;
De mon dernier aveu que le dur souvenir
Augmente la douleur de ton dernier soupir,

Et songe, en expirant à ton culte infidèle,
Que je n'avois pour toi qu'une haine immortelle.

(Elle arrache son voile, et sort avec les Amalécites sous la garde d'une troupe de lévites.)

MOÏSE.

Allez, brisez la tête à cet ingrat serpent,
Et tarissez les flots du venin qu'il répand.

SCÈNE IV.

MOÏSE, NADAB, MARIE, PEUPLE ET SOLDATS.

MARIE.

Du Très-Haut, pour Nadab, implorons la clémence.

NADAB, dans la stupeur.

Mon songe disparoît dans un abîme immense.
Ta malédiction, Aaron infortuné,
Comme un manteau brûlant couvre ton premier né.
Tu ne m'entendras plus te parler, te sourire;
Tu ne me verras plus chaque matin te dire :
« Viens, mon père, au soleil réchauffer tes vieux ans :
» Viens prier l'Éternel et bénir tes enfans. »

(Il fait quelques pas sur le théâtre.)

Mais par quel corps sanglant est ma marche heurtée ?

Aux corbeaux du désert une femme jetée. . . . . .
Noirs vautours attachés à ce sein éclatant,
Je demande ma part du festin palpitant.
Tu ne peux plus du moins repousser ma tendresse,
Arzane, dans mes bras je te tiens, je te presse.
Nous aurons au soleil montré dans un seul jour
Des prodiges nouveaux et de haine et d'amour.
Jéhovah! puisqu'Arzane à ma flamme est ravie,
Je te rends tes présents, je renonce à la vie :
Pour aller aux enfers m'unir à la beauté,
Je cours t'offrir l'encens que respire Astarthé.

(Il fuit.)

MOÏSE, aux lévites.

Suivez-le, gardez-le de sa propre misère.
Ne verse point sur lui, Seigneur, dans ta colère
Les feux dont Séboïm jadis fut consumé,
Et que de ton courroux le trésor soit fermé !

(Les lévites suivent Nadab. Moïse parlant à Marie.)

Vous, femme forte et sage, à la vertu nourrie ;
Soignez l'âme d'Aaron d'un coup affreux meurtrie :
Par mes ordres secrets Benjamin et Caleb
Ont arrêté mon frère à la source d'Oreb.

(Marie sort ; le ciel commence à se couvrir ; on entend un coup de tonnerre. Moïse, après avoir regardé le ciel et la montagne, dit :)

Quel présage effrayant ! Dieu vient : à sa présence,
La mer a fui, la terre attend dans le silence ;

Et les cieux, dont il fait trembler l'immensité,
S'abaissent sous les pas de son éternité.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

LE LÉVITE.

Par la fureur du peuple Arzane lapidée
Est rendue aux démons qui l'avoient obsédée.
Mais Nadab l'a suivie : en proie au désespoir,
Chargeant de feux impur un impur encensoir,
Il souilloit l'holocauste, alors que sur la poudre
Il est tombé soudain.

MOÏSE.

Qui l'a frappé?

LE LÉVITE.

La foudre.

MOÏSE.

O justice increée, arbitre souverain,
Je n'ai donc plus l'espoir de désarmer ta main !

(Au peuple.)

Oui ! vous serez punis : il faudra que l'épée
Cherche encor parmi vous la victime échappée.

Vous mourrez au désert, et vos jeunes enfants
Dans Jéricho sans vous entreront triomphants.
Caleb et Josué, sauvés par le Dieu juste,
Seuls du sacré Jourdain passeront l'onde auguste.
Moi-même, tout flétri de votre iniquité,
Du pays de Jacob je serai rejeté.
Salut, mont Abarim, d'où les yeux de Moïse
Découvriront les bords de la terre promise,
Abarim où, chantant mon cantique de mort,
Je bénirai ce peuple en un tendre transport.

(Il étend les mains sur le peuple qui s'incline.)

Tribus ! je vous bénis comme à ma dernière heure.
Au sein de mes enfants que je vive et je meure ;
Et qu'après mon trépas un voyageur divin
Des vrais champs d'Abraham leur montre le chemin.

FIN.





